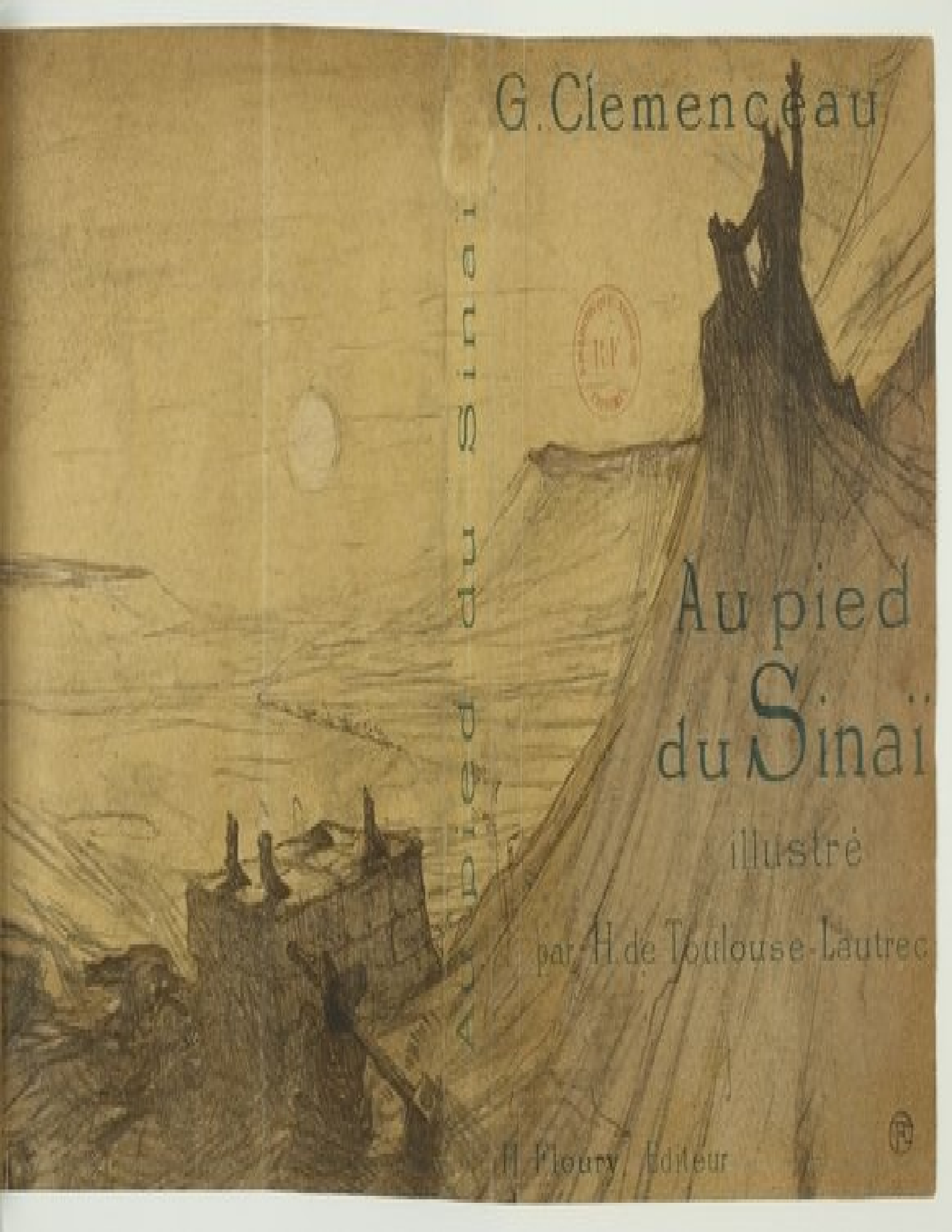




G. Clémenceau

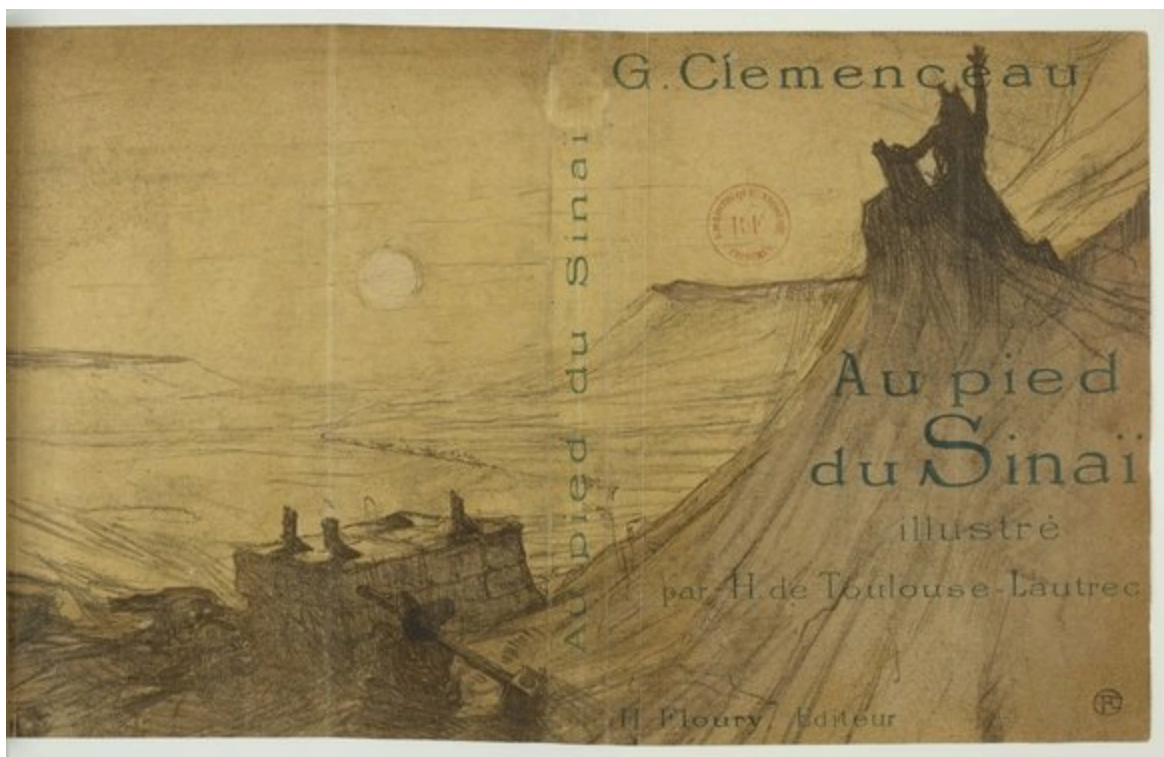
Au pied
du Sinai

illustré

par H. de Toulouse-Lautrec

H. Floury, éditeur





www.bnf.fr

eISBN : 9782329000053

Sommaire

[Page de Copyright](#)

[ÉDITION UNIQUE A 380 EXEMPLAIRES](#)

[Page de titre](#)

[Le baron Moïse](#)

[Schlomé le batailleur](#)

[En Israël](#)

[Comment je devins Presbyte](#)

[Impressions de Galicie](#)

[Busk](#)

ÉDITION UNIQUE A 380 EXEMPLAIRES

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

N^{os} 1 à 25. — Exemplaires sur japon ancien, contenant, en tirages différents, trois épreuves de toutes les lithographies, et une suite à part des planches refusées.

N^{os} 26 à 380. — Exemplaires sur vélin d'Arches, avec deux suites des lithographies, sur papier de Chine en couleur, et sur vélin en noir.

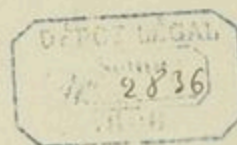
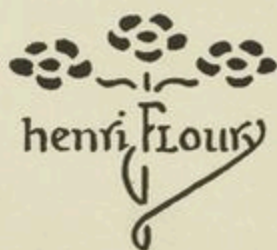
N^o

GEORGES CLEMENCEAU

AU PIED DU
SINAÏ



Illustrations de Henri de
Toulouse Lautrec



1, Boulevard des Capucines
PARIS

Le baron Moïse

LE baron Moïse de Goldschlambach était riche, très riche, trop riche. Il tenait cela de son père, le baron Eliphas, ancien courtier en tabacs de contrebande qu'un navire portugais sauva de la police belge en rade d'Ostende, pour le déposer dans la baie fiévreuse de Santos, ayant, pour toute fortune, en portefeuille une traite douteuse sur un incertain trafiquant de cafés.

Toutes les Républiques sud-américaines connurent tour à tour, sous des aspects divers, le méprisable juif Eliphas, marchand de tout ce qui se peut vendre, dont un inouï coup de fortune fit le baron du Pape le plus honorable et le plus honoré de Caracas.

Le hasard d'un engagement scrupuleusement tenu lui avait attiré l'estime d'un José Ramon y Lopez qu'une révolution triomphante mit à la tête de certaine entreprise de chemins de fer, doublée du creusement d'un port. L'affaire fut conçue dans des proportions grandioses pour satisfaire amplement les meutes affamées des partis en querelle. Le commun accord permit tout ce qu'on voulut. Par malheur, José Ramon y Lopez mourut subitement au sortir d'un dîner intime avec son associé Eliphas, dont l'universelle confiance avait fait le prête-nom de tous ceux qui n'avaient pas besoin de se laisser voir. On ne retrouva rien sur Ramon du paquet de contre-lettres qu'il devait distribuer le soir même, et tout ce qu'on put découvrir chez le mort, où Eliphas se cognait la tête contre les murs en pleurant son ami, ce fut un primitif contrat, remontant aux origines de l'affaire, qui laissait le survivant en possession de tout.

Ce fut d'a bord un cri de terrible fureur, mitigé d'involontaire admiration. On reconnut aussitôt cent vices de forme dans la concession de l'entreprise. On dénonça le traité, on plaïda, on parla de légiférer. Ce fut alors que se révéla un don singulier d'Eliphas, le don de la persuasion dorée. Dès que ce diable d'homme entra en conversation avec un de ses adversaires, si puissant qu'il fût, sa cause était gagnée, on ne sait ni comment ni pourquoi. Sans doute, l'éblouissement des millions dont l'heureux partenaire de Ramon était provisoirement détenteur, et la conviction répandue que rien ne lui ferait lâcher prise. Conviction parfaitement justifiée d'ailleurs, car, en

moins de cinq ans, Eliphas eut gagné tous ses procès, et s'installa paisiblement dans une fortune démesurée.

Riche, l'homme demeura modeste et bon. Il allait comme autrefois de par les villes, achetant, vendant, spéculant, prudemment gardé par deux colosses qui ne lâchaient pas son ombre. Nulle envie d'attirer l'attention par un luxe provocateur. Aucun goût de dépenses. Des dons aux institutions charitables, aux synagogues, aux églises du Christ, le faisaient bien venir de tous.

Dans un de ses voyages, l'évêque de Caracas lui persuada de se convertir, et il s'y résolut sans peine dès qu'il eut compris tout ce qu'y pouvait gagner son fils, le jeune Moïse, qui fut expédié dare dare aux Pères Jésuites de Cordoue.

L'héritier d'Eliphas trouverait sa vie faite. Abondamment muni du côté de la banque, il ne s'agissait plus que de le pourvoir aussi richement en considération. Ce fut dans l'espoir de montrer qu'il ne comptait point seulement sur la puissance de l'or pour pousser sa progéniture dans le monde, que Moïse se laissa suggérer l'idée d'acheter du Pape un titre de noblesse. Encore ne voulut-il jamais viser plus haut qu'une simple baronnie. Faut-il y voir, comme on l'a prétendu, une adroite flatterie aux grands rois de sa race, dans l'espoir de se faire pardonner, s'il était possible, son apostasie?

Comme Henri IV, converti, demeura indulgent à ses huguenots obstinés, Eliphas secourut sous main ses anciens coreligionnaires, et s'assura la bienveillance d'Israël, tout en bâtissant des cathédrales en l'honneur de la Sainte Vierge et de la Trinité. Nos capitales lui offraient leurs palais. Il les acheta donc, et avec les palais, royalement payés, il eut le respect des anciens possesseurs, dont il conquist bientôt, par de discrets services, l'affectueuse amitié.

Quand il eut fait ces choses, le baron Eliphas très sagement mourut, laissant son fils Moïse dans le plein de la toute-puissance si laborieusement édifiée pour lui par des actes divers, où le diable et le bon Dieu auront à se reconnaître.

Il faut dire à la louange du baron Moïse qu'il ne sembla rien accepter avec tant de joie, dans l'héritage de son père, que l'histoire de l'engagement d'honneur fidèlement tenu vis-à-vis de José Ramon y Lopez, source première de la baronnie de Goldschlambach. Le récit, merveilleusement ciselé, fut publié dans toutes les langues connues, à la mort d'Eliphas. Par

l'éloignement des temps et des lieux, le reste de la biographie parut s'être obscurci dans la mémoire des contemporains.

Maintenant la question se posa de savoir ce que le baron Moïse allait faire de cet énorme pouvoir d'argent et de haute estime sociale, dont la vie tourmentée du mort avait investi l'innocent héritier. Mais si la question se posa pour quelqu'un, ce ne fut apparemment pas pour Moïse lui-même. Car spontanément, sans préméditation, sans pensée, il continua, en toute simplicité d'âme, l'œuvre de son père qui accumulait, qui entassait, pour accumuler, pour entasser. Ni vices ni vertus. Que faire, quand toute impulsion de bien ou de mal manque à la créature humaine? Eliphas pouvait croire qu'il accumulait, qu'il entassait pour Moïse. Moïse n'avait pas d'enfant.

Il avait épousé une juive de parfaite beauté, Orientale de harem, indolente et passive, qui l'aimait bien, et remplissait aux heures prescrites tous ses devoirs envers le maître, sans parler des charités supplémentaires envers d'autres, comme le permet le facile usage de nos mœurs d'Occident.

Le baron n'était pas jaloux, car les amis de sa femme lui faisaient le plus grand honneur dans le monde, et c'est surtout de considération et d'hommages qu'avait besoin sa douce et bienveillante vanité. Heureux en ménage, le milliardaire n'avait point à chercher d'amour au dehors. Que lui eût-on offert qu'il ne possédât chez lui? Et puis le sentiment qu'on peut tout acheter — même ce qui n'a de prix que donné — permet de jouir de toutes choses, les yeux fermés, dans un rêve d'ensemble qu'un acte de volonté ne réaliserait qu'en fragmentaires plaisirs.

L'avarice, d'ailleurs, n'entraît pour rien dans ses motifs de faire. Qu'inventer, que trouver pour s'approprier des félicités de ce monde, pour vivre toute la vie? Le luxe est un amusement tôt épuisé quand on ne peut rien désirer sans l'obtenir, quand une privation d'un jour n'aiguise pas la joie de satisfaire une envie faite jouissance par l'attente. De ce côté, rien. S'il voulait, il avait. Alors, il ne voulait pas.

Les plaisirs de la table exigent des aptitudes, et ces aptitudes faisaient remarquablement défaut au baron Moïse. Après de vains efforts pour se donner les vices du palais, l'homme qui se délectait aux soupes, aux purées, aux substantiels hachis, et demeurait indifférent aux vins les plus rares, dut renoncer à l'entreprise de se procurer les délices où se plongeaient ses convives. Comme il n'était pas, cependant, sans force d'obstination, il s'entêta contre lui-même, et ne réussit qu'à mettre tous ses organes en

révolte. Cela eut au moins l'avantage de l'obliger à prendre soin d'une santé dont il n'avait que faire. Mais en deux saisons de Carlsbad il guérit, et se retrouva sans raison d'être.

L'écurie de course lui était odieuse, faute de pouvoir goûter l'épice singulière de se faire méthodiquement voler au grand jour. D'ailleurs, il détestait le jeu. Pourquoi jouer quand on n'attend rien du gain? On lui avait persuadé d'organiser des chasses royales. Il le fit, puisqu'on le lui demandait. Mais, posté sous un chêne, comme l'antique justicier du royaume de France, et faisant comparaître devant lui le lapin ou le chevreuil entre deux rabatteurs, comme un innocent criminel entre deux hommes de loi, il demeurait fermé aux voluptés de la condamnation sommaire et de l'exécution consécutive. Et puis, un jour, il blessa grièvement un garde-chasse. Cela fit crier les journaux, malgré la copieuse rente qui suivit. Une autre fois, il reçut une chevrotine dans l'aine. Dès lors, il ne fut plus représenté dans ses chasses que par le gentilhomme de grande maison sur qui il se reposait du soin de ses équipages.





Le théâtre lui semblait aussi ennuyeux que la vie. Quel intérêt trouver dans le bruit de ces gens qui tentent d'obtenir par la ruse, par la force — ou même les préceptes divins — les choses qu'ils n'ont pas, quand le moindre milliard eût simplifié tant de formalités ennuyeuses ? Lorsqu'on a, ou

lorsqu'on croit avoir l'universelle solution des choses, quel plaisir attendre du développement des énigmes humaines?

Il restait les arts. Bâiller à l'Opéra derrière des épaules nues, toujours les mêmes, acheter des tableaux connus, cotés, que célèbrent, de chic et de métier, des gens dont il faut accepter la parole, faute de sensation personnelle ? Collectionner des antiques, des tabatières ou même des bandages, comme fit un illustre baron qui fut roi de Paris ? Dans quel but, et quelle joie faire sortir de ces routinières fantaisies?

Enfin, il y a les sentiments de la commune humanité, l'amour des hommes, le besoin de servir le progrès par l'instruction répandue, la culture des sciences, l'encouragement aux découvertes. Tout cela est mortellement vieux, monotone, et sans effet appréciable sur le présent, pour l'homme qui ne peut rien attendre de ces choses au profit de ce qu'il aime, puisqu'il n'aime rien, et cela par l'unique raison que rien ne se donne ni ne se refuse à lui.

Il faut faire la charité, sans doute, pour se mettre en règle avec l'opinion comme avec soi-même. On la fait. Ce n'est pas difficile. A Carlsbad, Moïse avait pu voir sur nombre de maisons bourgeoises la plaque des pharisiens : *Schutz gegen Bettelei, Protection contre la mendicité*. Moyennant une somme remise à la commune, on est en droit de faire arrêter tout mendiant, et de laisser crever de faim qui l'on veut, sans que personne puisse vous accuser de mauvais cœur, puisque vous avez *donné*. C'est le christianisme simplifié, l'Évangile à la mécanique administrative. Moïse ne pouvait comprendre autrement le secours. Tous les ans, il versait donc entre les mains des autorités compétentes une somme invariable, sorte d'impôt supplémentaire dont il se taxait lui-même, et, cela fait, le soir, il se disait sincèrement : « Je suis bon. »

Non, il ne connaissait pas la bonté, le pauvre homme, puisque la volupté d'une joie d'autrui faite d'une privation personnelle, d'un sacrifice de soi, lui était nécessairement refusée. Comme il n'était pas méchant, non plus, et que les mendiants assiégeaient sa porte, il avait établi, loin de chez lui, une agence de pitié, dont il faisait les frais. Des fonctionnaires de sa bienveillance organisée décachetaient les lettres, faisaient des enquêtes et donnaient de leur mieux.

Quant à monter lui-même l'escalier des sombres taudis, s'émouvoir au spectacle des douleurs humaines, communier dans la souffrance avec ses frères en humanité, se donner l'infinie volupté de faire de la joie avec de la

misère, de répandre à pleines mains du bonheur, de rectifier la création boiteuse, et d'effacer, par le bien venu de la créature, le mal surgi du créateur, la pensée n'en vint pas, n'en pouvait pas venir au malheureux prisonnier de sa richesse.

Emmuré dans la morne forteresse des convenances sociales, il faisait donner, et ne donnait pas. S'il fondait un hôpital, s'il dotait une institution publique, le don était de sa caisse, de sa raison, non de son être lui-même, non de son cœur apitoyé, de son âme en joie des faciles bonheurs tombés de sa main. C'est la malédiction du milliard. Moïse, pauvre, eût fait je ne sais quels métiers, comme Eliphas à ses débuts, eût payé de sa propre souffrance l'heur d'un sacrifice de soi pour autrui. Riche, cela lui était interdit. Il sentait bien que quelque chose manquait aux générosités qui ne lui coûtaient rien. Mais quoi! voilà ce qu'il ne pouvait connaître. « Je ne suis pas assez riche pour détruire la misère », disait-il, et il se consolait de son impuissance avec ce mot commode, sans se demander s'il en détruisait ce qu'il pouvait, ce qu'il devait, et pourquoi le vulgaire secours d'argent ne s'accompagnait pas de l'appui moral résultant du contact des yeux, et des mains, et des âmes.

Au moins l'amitié lui pouvait-elle donner d'autrui cet élan d'affection qu'il n'avait pas l'idée d'offrir, mais qu'il eût volontiers reçu, faute de comprendre la réciprocité nécessaire. L'amitié de qui ? Qui donc connaissait-il des hommes ? Des mendiants, des parasites, des industriels et des spéculateurs conjurés contre son portefeuille, des grands seigneurs qu'il flattait avec des nuances de dédain, et qui le ménageaient, le recherchaient même, en le méprisant. Le reste de l'humanité était pour lui lettre close. Le rude travailleur de brutale franchise, l'homme simple et bon, d'esprit probe et de cœur chaud, le penseur désintéressé qui eût pu l'éclairer sur lui-même, où les aurait-il rencontrés ?

Il tenait l'artisan pour ennemi parce qu'il se plaint d'un ordre social que le milliardaire juge tolérable. La petite bourgeoisie du travail lui paraissait quelque chose de vil qu'on achète à plaisir ; le remueur d'idées, un dangereux agitateur qui jette au vent la semence des révolutions futures; les heureux du monde, une classe lâche et dégénérée qui ne sait pas s'unir pour défendre, par tous les moyens, sa possession des choses contre l'envie de la tourbe menaçante.

C'est dans cet état d'âme qu'il s'adonnait de nécessité à l'unique occupation que lui imposait sa condition même. Il gérait sa fortune,

achetait, vendait, spéculait, s'ingéniant aux combinaisons de hausse ou de baisse, faisant magiquement prospérer des industries, en ruinant d'autres, par l'action décisive d'une force irrésistible. La victoire le suivait, et les inutiles bataillons qui s'empressaient sur ses pas ne faisaient qu'ajouter aux fatales calamités du triomphe. Les hommes qui, de fortune, se trouvaient bénéficier de ses entreprises ne lui en savaient nul gré, puisqu'il s'ingéniait pour lui, non pour eux. En revanche, ceux de tout rang que son acte blessait exhalaient l'inextinguible haine en cris de fureur, en malédictions, en menaces parfois suivies d'effet.

Je travaille, répondait-il avec orgueil à qui parlait des privilèges de sa condition. Et, courbé sous le poids de l'énorme cauchemar qui écrasait sa vie, possédé par sa possession, aimant son mal, plus asservi que l'esclave qui se fait de sa révolte intérieure une liberté secrète, il travaillait, en effet, de longues heures après de longues heures.

Cela lui paraissait naturel que le même mot pût s'appliquer au stérile labeur dont il ne pouvait attendre la satisfaction d'aucun désir, l'accroissement d'aucune joie, aussi bien qu'à l'heureux don de soi-même dans le fécond effort pour des bonheurs conquis, aussitôt répandus. Est-ce donc travailler que de s'user sans profit pour personne, pas même pour soi? Qu'importe le gain à qui peut, entre deux soleils, sans même avoir besoin de le savoir, perdre ou gagner des millions, qui sont des possibilités de vie pour d'autres ?

En revanche, il ne faut pas perdre. Qu'en penserait l'envie? Quelle exultation de la haine aux aguets ! Que sert la chance inouïe qui met aux mains de quelques rares mortels la plus extravagante puissance, s'ils se montrent inférieurs à ce qu'exige du vulgaire génie la simple conservation d'un trésor? Quoi! celui qui dispose de tout et de tous sera stupidement vaincu ? Il est sans excuses.

Que ses calculs seulement soient déjoués, qu'il se trompe, et le prestige est perdu, l'honneur est compromis. Le colosse a vacillé. Il s'écroulera demain.

Supplice de toute heure, sans compensation possible. Il faut vivre dans l'éternel tourment. Il faut lutter pour l'honneur. L'honneur c'est de faire de la tyrannie croissante avec la tyrannie déjà instituée, de poursuivre d'une vigueur nouvelle la lutte effroyable de l'or accumulé contre l'effort de chair et de sang dont doivent trafiquer, pour vivre, les foules misérables.

Du travail au moindre prix, et le plus gros prélèvement sur les objets de consommation qui l'alimentent, voilà le principe fatal de toute opération

conçue, réalisée. Peut-on s'étonner que la résistance, la détestation des souffrants, se concentrent sur l'homme que l'énormité de sa puissance dénonce comme le protagoniste d'un combat où tout sert la force abusive d'un seul contre le droit commun de vivre?

Le pauvre Moïse, lui, s'en étonnait de bonne foi, incapable de s'élever jusqu'à cette philosophie, et de comprendre ce qu'il aurait fort vivement senti s'il était demeuré dans la boue noire d'où l'avait glorieusement tiré l'inglorieuse vie de son père. Il se sentait envié, et c'était une assez douce joie; redouté, et tout le plaisir de sa puissance venait de cette crainte répandue; haï, et il en éprouvait une surprise mêlée de fureur. Ayant le sentiment très vif du bien qu'il lui arrivait de faire, vivant, par insuffisance mentale, dans l'inconscience du mal dont il était l'instrument aveugle, il se tenait pour une victime du sort, pour une preuve vivante de l'injustice des hommes.

Les droits dont il usait et qu'il revendiquait comme siens, dans l'ordre établi, en quoi différaient-ils de ceux-là mêmes dont se réclamait le plus humble fermier, le plus modeste artisan? La chance voulait que son père en eût tiré meilleur parti que d'autres. Par droit d'héritage, il en profitait. On ne pouvait que s'incliner devant le fait accompli. L'idée même qu'il peut y avoir, en ces matières, une question de mesure, et que, suivant le mot d'un ancien, le droit extrême aboutit à l'extrême iniquité, l'idée surtout qu'il y eût quelque chose à reprendre dans l'organisme qui fait crever un membre de pléthore, tandis que dépérissent d'anémie les autres, lui semblait une pure aberration de l'ignorance et de la haine. Contre ces passions de désordre, comme il disait, — car son fait lui paraissait d'ordre préétabli, — il n'y avait d'autres recours que la force, et le baron ne se faisait pas faute de l'invoquer à tous propos, pour défendre son misérable bonheur contre l'exaspération de la misère.

Ainsi vivait le malheureux, dans une absurde gageure, barricadé derrière le mur d'or contre toutes les joies de son être, relié seulement à ses compagnons d'humanité par les fils innombrables des réciproques souffrances. Il vivait, ou plutôt il croyait vivre, ne connaissant de la vie qu'un aspect, le pire, blasé, aigri, toujours geignant, acharné dans l'obstinée défense de son malheur. Un homme hors l'humanité : contradiction d'existence, aberration de folie.

Moïse souffrait, et se taisait : c'était pis. S'il eût donné libre cours à son besoin de s'épancher, son mal partagé eût été moins pénétrant peut-être. Mais à qui parler? A qui faire comprendre l'incompréhensible? Et comment expliquer l'explicable? Tristement il fallait tout renfermer en soi, et le mal s'en aggravait tous les jours. Une sombre irritation contre tous et contre tout montait, grandissait au plus vif de son âme, se révélait en des sorties imprévues, en de violentes colères contre des persécuteurs innomés, en d'incohérentes menaces hors de propos.

La contradiction lui était insupportable. Il devint même difficile d'être de son avis autrement que par l'exacte répétition de ses arguments, ou l'exagération de ses sentiments, de ses fantaisies. Chose curieuse, cette bizarrerie d'humeur qui faisait, à certains jours, craindre pour sa raison, ces longs accès de mutisme coupés d'éclats de fureur, que sa femme elle-même n'apaisait qu'en tremblant, semblèrent n'altérer en rien son sens pratique des affaires, sa remarquable lucidité de financier. Il s'absorbait plus que jamais dans le travail, discutait pertinemment de tout ce qui était de son art, et prolongeait ce qui lui restait de saine vigueur dans son mode familier d'action.

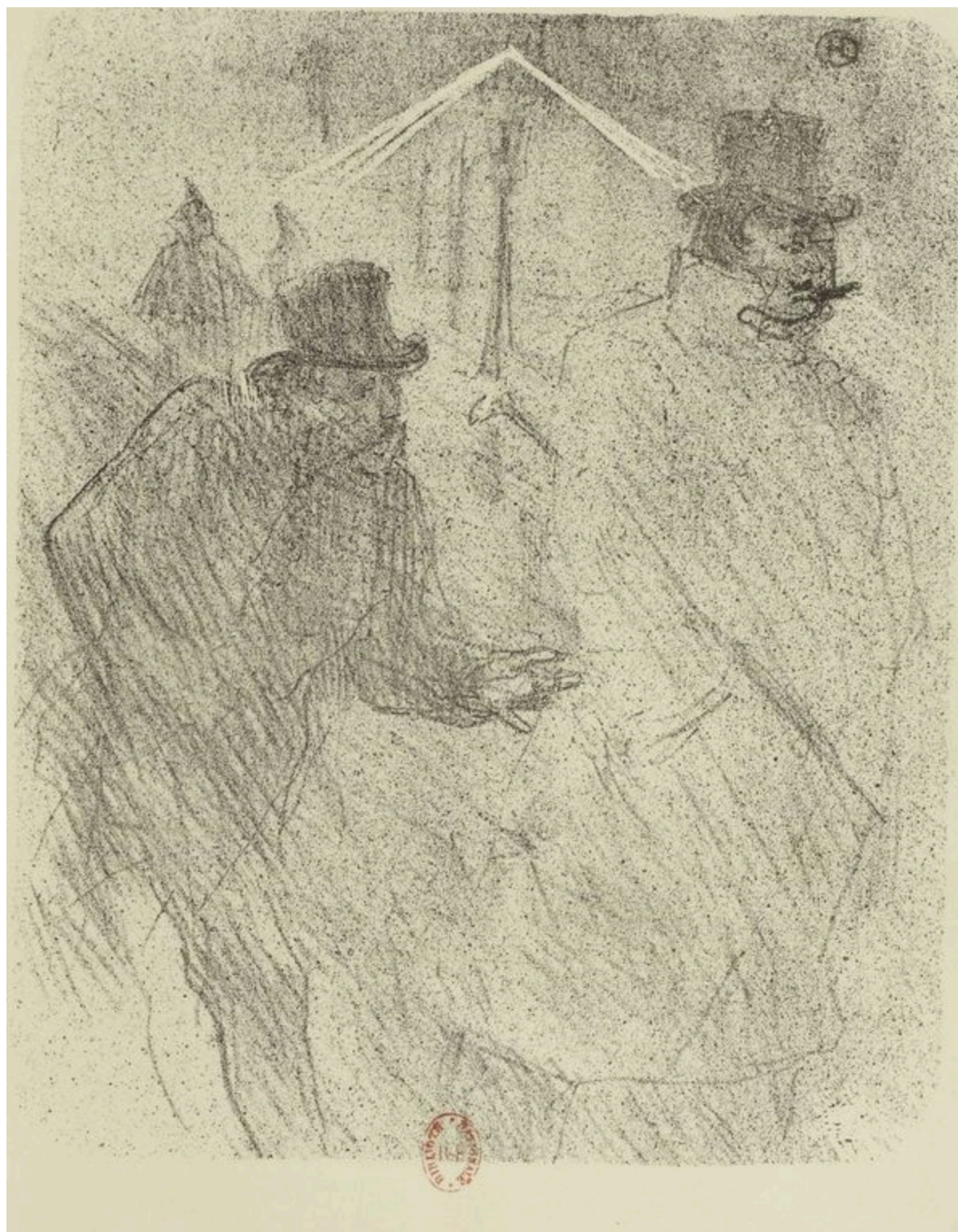
Ses amis, si ce mot peut être ici d'usage, en prirent d'autant plus aisément leur parti que le baron s'isolait, fuyait tout contact avec ses semblables, s'enfermait en une forteresse d'ironie, d'où nul autre que la baronne ne le pouvait déloger. Puis, le mal s'empira, les affaires furent délaissées de dégoût, à la suite d'une perte insignifiante résultant d'un manque de mémoire, la monomanie se déclara et, à la maison, comme au dehors, il fallut surveiller le malade.

Le baron Moïse n'avait plus qu'un sujet de conversation, de préoccupation : la faim. Il voulait savoir pourquoi tant de milliers de lettres de tout temps lui avaient dit : « Nous avons faim », et ce que cela signifiait. Pourquoi avait-on faim? Il n'avait jamais eu faim, lui, ni personne qu'il connût. Et pourquoi les gens qui avaient faim n'avaient-ils rien de plus pressé que d'aller le dire à tout le monde ? Pourquoi ces troupes mendiantes qui répètent l'incompréhensible parole à tous les carrefours ? C'est une conspiration contre les malheureux qui n'ont pas faim. A quoi s'occupe donc la police? Il n'y a plus de gouvernement. Tous les ministres sont des anarchistes. Les affamés vont s'emparer de tout. Nous touchons à la fin du monde.

Et puis ce fut une autre variation sur le même thème : « Pourquoi me refuse-t-on le droit d'avoir faim ? Ce n'est pas juste. A chacun son tour. Aux autres d'être tourmentés par ceux qui ont faim. Moi, je veux avoir faim maintenant. » Et le malheureux, pendant des jours et des jours, refusait toute nourriture, pour connaître enfin la suprême jouissance des tortures d'estomac. Alors l'horrible tube œsophagien faisait son œuvre, et l'homme, à demi suffoqué, ingérait, malgré ses révoltes, l'aliment repoussé par sa folie, qui confinait à la raison vraiment, puisque le supplice ne pouvait aboutir qu'à la prolongation de ses maux.

Ainsi s'établit une lutte incessante de ruses entre le fou et ses gardiens, les uns cherchant à surprendre l'occasion d'un mets imposé, l'autre s'ingéniant à feindre de les satisfaire, et déroband, jetant à la rue les aliments dont il était censé faire son repas. Concentré sur un unique objet, la pensée, même de déraison, finit toujours par l'emporter sur la dispersion de l'esprit le plus calme et le plus avisé. C'est pourquoi, malgré la plus active surveillance, le baron Moïse jeûnait. Un repas accepté de bonne grâce faisait croire à la cessation de ses répugnances, et la vigilance s'endormait, et, pendant un temps plus ou moins long, l'estomac spasmodiquement contracté ne s'ouvrait pour aucune nourriture.

Un jour, la ruse réussit à ce point que l'organe, à la fin révolté, impérieusement réclama son dû. Moïse, les yeux fermés, silencieusement replié sur lui-même, sentit une douleur aiguë le tordre en une convulsion d'agonie. La face amaigrie se contracta sous l'effort, mais sans un cri, de peur d'éveiller l'attention. Et, le calme s'étant fait, « c'est la faim », pensa Moïse angoissé, mais réjoui du succès de son entreprise. Immobile, pelotonné dans son fauteuil, il jouissait délicieusement d'avance des voluptés de la faim conquise, et les deux muets surveillants, le croyant endormi, se retirèrent sans bruit.





L'ennemi disparu, Moïse s'élance, parcourt la chambre en vainqueur. Il a faim, et les crampes, et les tiraillements qui le secouent lui sont l'irrécusable témoignage d'entrailles tenaillées par le vulgaire besoin d'aliments. Quand on a faim, il faut le dire à tous, le ton plaintif et la main

tendue. C'est la règle, l'usage qui si souvent trouble la paix de ceux à qui Dieu refuse la fortune d'être affamés. Des barreaux séparent Moïse de la rue. Pourtant il faut qu'il parle, qu'il dise l'événement à ceux qui passent. Il essaiera. Il sait où se cache la double clef de la porte. D'un bond, le voilà dans l'escalier, dans la cour. La loge du concierge est vide. Moïse est dans la rue.

Il ne perd pas de temps. A deux pas de l'hôtel, un bourgeois affairé passe. L'affamé court à lui : « Monsieur, je vous en prie, j'ai faim, j'ai très faim, je n'ai pas mangé depuis trois jours. » Inconsciemment, l'homme copie les inflexions de voix, les attitudes des mendiants qui le poursuivaient jadis. Imitation d'autant plus aisée que la faim le tient en effet, la faim douloureuse, la faim criante, et ne veut pas le lâcher. Il ne sait plus que cette souffrance fut de sa volonté. Quand il pleure, quand il geint, quand il dit sa misère, quand sa pauvre main de squelette, vainement tendue, tremble en quête d'un sou, ce n'est pas comédie. Il a véritablement faim, il mendie pour un peu de pain qu'on lui refuse, le baron Moïse de Godlschlamm bach.

Repoussé d'un geste de mépris ou d'une parole de menace, il va de l'un à l'autre, il insiste, il se lamente et crie : « J'ai faim », la poitrine secouée de sanglots, les yeux hagards, les lèvres tremblantes, la tête pleine de vertiges. Si on le regardait, vraiment, si on l'écoutait, on aurait pitié de ce misérable corps décharné, tremblant, pitié de ces restes contractés de face humaine, pitié de ces cris de mortelle douleur. Mais on ne le regarde pas, on ne l'écoute pas, on passe.

Ni bons ni méchants, ces gens n'ont pas le temps de s'arrêter pour lui, voilà tout. N'est-ce pas ainsi qu'il faisait autrefois? Vaguement, au milieu du tourbillon de folie qui l'entraîne, l'obsédante vision des temps passés lui fait apparaître dans les gestes et les paroles qui, tant de fois, furent siens, l'idée qui cadenasait et paralyse ces pitiés inactives. « *Nous ne pouvons pas soulager toutes les misères.* » Ils n'ont pas dit le mot, mais le fou l'entend, lui. Il l'entend en son âme, d'où cette parole a si souvent jailli. Il se reconnaît en eux, il se sent vivre dans le refus de laisser vivre qui vint de lui, et qui maintenant lui est retourné. O supplice effrayant ! C'est lui qui implore, et c'est lui qui repousse. Sa présente misère crie secours, l'incompréhension de jadis ne veut ni ne peut l'entendre, et c'est sa propre douleur qui palpite aux triples barreaux de son propre cœur fermé.

Qu'est-ce que cela veut dire : « *On ne peut pas soulager toutes les misères?* » Pourquoi ne peut-on pas? On pourrait si on voulait. Qui le sait

mieux que lui, dont l'inutile caisse regorge de pitiés monnayées sans emploi ? Il veut le dire maintenant. Il veut clamer : « J'ai le secret des choses. » Il sent qu'il faut donner, tout donner, comme l'ordonnait un de sa race, que sa race mit en croix.

Il a compris. Il donnera, car la souffrance de misère a vaincu, pour un moment, la folie née du débordement des richesses, l'éclair de raison sillonne la sombre nuée, et la vérité soudainement resplendit, pour aussitôt rentrer dans la nuit noire. Moïse donnera tout, c'est résolu. Personne ne souffrira plus comme il souffre : et grâce à lui, le baron Moïse. Par lui, l'ultime misère de la faim à jamais sera vaincue. Seulement, pour la conquête de cette joie suprême, il faut vivre, apaiser la faim d'abord, obtenir seulement qu'on donne à Moïse, pour que Moïse donne à son tour. Des centaines de millions contre un sou ! La gageure est ouverte. Mais personne ne tient l'enjeu, les passants détournent la tête, et le sou qu'il faut donner ne vient pas.

Le milliardaire mendiant entre alors en fureur, il écume, il injurie.

— Ne va-t-on pas chercher la police ? répond quelqu'un.

A ce mot, qui hier encore était son appel de secours, Moïse terrifié se voit poursuivi, traqué, offert aux brutalités des agents qui méconnaîtront celui que leur consigne est de protéger, de défendre. Et le voilà courant, lançant sa faim en projectile égaré à travers la foule indifférente au ras de l'attraction des étalages.

A ce moment, Moïse n'a plus qu'une sensation, qu'une idée, qu'un but. Manger, manger à tout prix, n'importe où, n'importe comment. Il ne voit plus ces hommes de qui tout à l'heure il attendait, en véritable fou, le soulagement de sa faim, il veut d'une volonté irrésistible comme la bête toute accumulée dans l'instinct souverain, la satisfaction du besoin qui ne peut plus attendre. Il veut, et parce qu'il veut, il fait.

Sans savoir comment, il est chez un boulanger, il étend la main. Il touche, il saisit, *il vole* ce pain, objet de fiévreuse convoitise, cause innocente de tant de maux, de tant de douleurs.

Alors la congestion l'abat. Il tombe inerte, et l'humaine pitié s'émeut enfin... trop tard.

Si Moïse pouvait guérir, qui sait quel homme il serait désormais ?

Mais Moïse est mort. Il a fallu que le pauvre milliardaire devînt fou pour être illuminé d'un éclair de raison, et c'est de l'attouchement de la mort qu'au seuil du néant il a reçu le sens de la vie...

On pourrait philosopher de l'aventure. Je l'ai seulement déguisée, après l'avoir rencontrée vivante dans les shakespeariennes réalités de notre vie impitoyable.



Schlomé le batailleur

C'EST une véridique histoire que je vais raconter. Je l'ai écrite sous la dictée d'un témoin qui se trouvait présent à la synagogue quand se déroula le drame de Schlomé *le Batailleur*. Il m'a semblé que le récit valait d'être publié, tant par l'intérêt psychologique de l'action que par la lumière qu'il projette sur des mœurs qui nous sont étrangères.

Il s'agit d'un de ces pauvres juifs polonais à la longue lévite traînante, de barbe inculte, d'aspect minable, que les bizarres boucles luisantes, dites *paillès*, qui frissent au-devant de l'oreille, font vaguement ressembler à l'épagneul sortant de la mare. Schlomé (ou Salomon) Fuss était tailleur. C'est un bien utile métier, mais qui ne pouvait enrichir son homme dans l'un des plus pauvres villages de la Galicie orientale.

Le hameau de Busk, à deux pas de la frontière russe, présentait des signes non équivoques de la plus lamentable misère. Pourtant il ne faut pas toujours juger de la richesse des juifs sur l'apparence. En dépit des indescriptibles cases où s'entassait la juiverie grouillante de Busk, quelques richards, dit-on, pouvaient bien posséder un capital d'un millier de francs. C'étaient les Rothschild de l'endroit. Le reste coupait un sou en huit et ne s'adonnait pas au luxe de l'habillement. Mais, on a beau faire, la trame la plus résistante cède à l'effort du temps, et quand le trou s'agrandissait outre mesure, il fallait bien recourir à Schlomé pour l'application du tampon réparateur. Rapiécant, taillant, cousant, Schlomé, expert aux choses de son art, faisait vivre à peu près sa femme et cinq enfants. Lia même était grosse, à l'époque où commence notre histoire.

C'était en 1848. Que d'événements accumulés en cette année mémorable ! Un grand souffle de liberté, de justice balayait les plaines et les monts de l'ancien continent, les peuples se levaient, les trônes chancelaient. Ce fut une belle aurore d'espérance, suivie de quelle nuit!..

Il ne faudrait pas croire que rien ne retentit de ces grandes choses jusqu'aux pauvres juifs de Busk. Ils s'aperçurent très bien qu'un phénomène inusité agitait le monde, car ils furent, cette année-là, honorés de trois conscriptions successives par Sa Majesté l'Empereur.

Jusqu'à l'institution du service militaire obligatoire pour tous, en 1866, le juif galicien n'avait cessé de se montrer rebelle au noble métier des armes. L'orthodoxie, non la lâcheté, l'éloignait de la caserne. Une fois enrôlé, il fallait renoncer à manger le *kocher*, viande abattue suivant les rites par le sacrificateur : nécessité terrible pour qui prétend suivre rigoureusement *la Loi*. Crime plus grand encore, il fallait travailler au jour du Sabbat. Et puis pour qui, et pour quoi allait-on se battre, on n'en savait rien. Se faire tuer pour défendre Jérusalem : cela va de soi. Mais, risquer sa vie dans des querelles de chrétiens, quelle absurdité!

Par toutes ces raisons les communautés juives des villages de Galicie s'appliquaient à sauver leur jeunesse du service militaire. Elles y réussissaient d'ailleurs au moyen du plus simple stratagème. Qu'est-ce que demandait l'Empereur? Un nombre déterminé de soldats à faire tuer suivant les règles de l'art. On lui fournissait son compte. L'Empereur était content, et Israël aussi. Comment s'accomplissait ce miracle ?

Toutes les communes de Galicie où se trouvaient des juifs en nombre suffisant étaient alors divisées en commune chrétienne et commune juive. Le recensement faisait connaître le nombre des habitants de chaque section, et l'on évaluait, d'après la population, le chiffre des conscrits qu'elle devait fournir. Or, les villages galiciens étaient à cette époque envahis par des juifs de la Pologne russe qui avaient passé la frontière pour se soustraire aux effroyables persécutions du tsar Nicolas. Ces réfugiés, heureusement exempts du fanatisme *talmudique* de leurs coreligionnaires, et d'ailleurs dénués de ressources, ne faisaient aucune difficulté de revêtir l'uniforme. Le marché se trouvait ainsi tout indiqué d'avance. L'homme, dûment payé, se voyait attribuer un faux état civil, avec la complicité (achetée) de la police et de la gendarmerie, et servait dans le rang pendant que le juif orthodoxe de Galicie se repaissait du *kocher*, s'abstenait de tout labeur pendant le Sabbat, rêvait silencieusement de Jérusalem reconquise.

Ce système fonctionnait à la satisfaction générale, quand arriva l'an 1848. Guerre à l'intérieur, guerre en Italie, guerre en Hongrie. L'Empereur avait besoin de sang humain. Ainsi que je l'ai dit, trois conscriptions successives frappèrent les misérables juifs de Busk, comme les autres sujets de l'empire. On avait vu de ces choses en France après 1813, et, comme beaucoup des sujets de l'empereur Napoléon, les juifs de Galicie étaient disposés à payer un bon prix pour échapper à la gloire des héros. Seulement la bourse de si pauvres gens ne pouvait résister à la triple demande de chair

humaine. Ceux de Busk pouvaient encore acheter quatre hommes paran (c'était le chiffre du tribut ordinaire) mais, pour douze, c'était impossibilité pure.

A la première et à la seconde conscription, on réussit par miracle à se tirer d'affaire. On hypothéqua, on vendit pour sauver l'arche sainte, et le Dieu d'Abraham eut la joie de conserver intactes toutes les brebis du troupeau. Mais, quand survint la troisième conscription, on était sans ressources. L'offre plus rare et la demande plus fréquente avaient démesurément accru le prix de l'homme, et, toutes les cachettes s'étant vidées, on se trouvait à bout de forces. Par un suprême effort, trois remplaçants sur quatre purent encore être achetés. Pour le quatrième, on n'y put réussir. Il fallut se résoudre à choisir dans Israël une victime pour les jeux sanglants de la barbarie chrétienne.

L'idée ne vint, bien entendu, à personne de tirer au sort entre les jeunes gens de 21 ans, comme le voulait la loi. Le grand conseil dirigeant de la communauté juive, composé des plus pieux et des plus riches, reconnut qu'on ne pouvait laisser au hasard le soin de décider qui serait offert en holocauste. Comment s'exposer à sacrifier quelqu'un de ces *richards* qui possédaient jusqu'à cinq ou six cents francs de capital! Ne retrouve-t-on pas jusque dans la misère l'oligarchie d'argent pour s'approprier tout ce qui se peut accaparer de la vie inférieure?

Il y avait cependant une question plus grave encore. Le sentiment religieux, dont le premier effet est d'élever au-dessus du commun les personnages en relation plus ou moins lointaine avec la divinité, ne permettait pas de condamner l'un des *Lerner*, à vivre de la vie des incirconcis. Le *Lerner* est l'homme des hautes études juives, celui qui s'adonne à la lecture du *Talmud* et de la *Kabbala*. C'est la vraie noblesse d'Israël, qui remonte au delà du Temple détruit par Titus. Un *Lerner* — qui n'est ni commerçant ni artisan — se fait aisément accepter de la fille la plus richement dotée, comme nos marquis des laiderons millionnaires de la jeune Amérique. On n'envoie point de telles gens, sac au dos, courir le monde. Il fut donc unanimement résolu par le sanhédrin de Busk qu'on mettrait dans un bonnet les noms des plus misérables, et que le sort ferait son choix.

C'est le nom de Schlomé Fuss qui sortit. La nuit venue, la gendarmerie, dûment avisée, enfonce la porte de Schlomé, jette l'homme à bas de son grabat, au milieu des larmes et des cris de la nichée, le ficelle, sans

explication d'aucune sorte, et l'emmène, tout hébété, à la préfecture de la ville voisine de Zloczow. Là, on le gratifie d'un faux état civil, avec la complicité du juge, on lui coupe ses chères *paillès*, on le revêt d'un bel uniforme tout neuf, et le voilà en route pour les champs de Novare, où Charles-Albert éprouvera la valeur de son bras. N'est-ce pas ainsi que Candide devint par surprise l'un des héros de l'armée bulgare?

La différence, c'est que la belle Cunégonde était sans postérité, tandis que la Lia de Schlomé avait six enfants à nourrir de l'air empesté que la Providence distribue libéralement à ceux qu'elle aime assez pour les accabler de maux en ce monde, dans le dessein de leur rendre plus savoureuse l'éternelle béatitude des élus. La Providence, apparemment, chérissait Lia et ses petits d'une façon toute particulière, car aucune épreuve de misère ne leur fut épargnée. Le miracle, c'est qu'ils en vécurent. J'oserais presque dire qu'ils en prospérèrent. Cette engeance ne veut point mourir. Quoi de plus insultant pour la race précieuse de nos milliardaires qui met toute la médecine sur les dents sans autre résultat que de s'étioler, en ses palais, de scrofule et de phtisie! Donc, Lia et ses six enfants, grelottant de froid, crevant de faim, persévérèrent dans leur fâcheuse habitude de vivre. La communauté qui les avait d'abord secourus, dans l'espoir secret que *ça ne durerait pas*, finit par en prendre bravement son parti.





Deux ans après, en 1850, la guerre étant finie, voici qu'on voit apparaître au village un magnifique soldat, galonné, doré, botté, sabre au côté et médailles sautant sur la poitrine. Il se dirige tout droit, sans parler à personne, vers la hutte de Schlomé. Il entre, et bientôt c'est une explosion

de cris, une tempête d'exclamations. Des hommes le suivent portant de lourds paniers d'où l'on extrait, devant la porte, d'invraisemblables victuailles, et, tout le soir, toute la nuit, ce ne fut que des rires, et des chants, et des baisers. Il n'y avait pas à en douter : le soldat couvert de gloire et de galons, le sous-officier gratifié de médailles d'or emportant pension, s'il vous plaît, c'était bien Schlomé, le lamentable petit juif qui avait quitté son village, traîné, la corde au cou, par MM. les gendarmes. Ces mêmes hommes, aujourd'hui, échangeaient avec lui —ô miracle! — le salut militaire et le traitaient avec respect.

On l'entoure, on l'interroge Il fait, pour toute réponse, sonner les florins dans sa poche¹. C'est un héros. Un héros modeste, cependant, car, sans se montrer vain de ses grandeurs, on remarque qu'il se renferme volontiers chez lui et se plaît surtout dans la société de son dernier né, le petit David, venu au monde pendant son absence. Le jour du Sabbat arrivé, il prend son manteau de prière et se rend, comme autrefois, à la synagogue, où il participe, avec la ferveur accoutumée, aux pieux exercices de ses frères :

— Schlomé est un bon juif, dit chacun, à la sortie du temple. Il est resté fidèle à son Dieu. Il en sera récompensé.

Une chose surprenait, toutefois. Si quelque homme pieux, voulant revendiquer le mérite de sa bonne action, se vantait à Schlomé d'avoir secouru Lia et ses enfants, celui-ci ne répondait que par une brève exclamation d'étonnement. Jamais un remerciement ne sortit de sa bouche. La chose fut remarquée, et commentée diversement. On finit par conclure :

— Schlomé est un bon juif, mais un bon juif ingrat.

Schlomé se trouvait être justement revenu pour les fêtes de la nouvelle année (en septembre), qui sont suivies dix jours plus tard du *Yom-Kippour*, ou *Grand-Pardon*. Personne n'observa plus rigoureusement le jeûne que notre soldat, en ce jour solennel où il n'est même pas permis de boire une goutte d'eau. A la synagogue, il pria comme d'habitude, le manteau de prière jeté sur l'uniforme, car il était seulement en congé.

Les prières dites, le rabbin monte au tabernacle pour prendre le saint Livre, et donner lecture, suivant les formes prescrites, des chapitres indiqués. Mais, à la stupéfaction de tous, voilà Schlomé qui bondit, devance l'officiant, et, portant sur lui une main impie, lui barre la route du tabernacle. Une clameur d'épouvante, d'indignation, de rage, répond au sacrilège. D'un mouvement unanime, la foule se précipite sur le téméraire pour lui faire expier son crime. On l'outrage, on le menace, on veut le

déchirer, le massacrer. Mais Schlomé domine le tumulte et, tirant son grand sabre, contient les plus valeureux. Des lévites déchirées, et quelques balafres de hasard suffirent à ramener le calme dans le saint lieu. Alors Schlomé, debout sur le plus haut degré, la pointe du sabre en terre, dit d'une voix vibrante :

— Écoutez-moi, je veux parler.

Et le silence s'étant fait, de stupeur et de crainte, le soldat implacable continua :

— Moi, Schlomé Fuss, je vous défends d'ouvrir le tabernacle. Vous n'êtes pas dignes de lire dans le saint Livre la parole de Dieu, car vous êtes des méchants, des criminels, l'abomination d'Israël. Vous m'avez arraché nuitamment de mon lit. Vous m'avez vendu comme autrefois fut vendu Benjamin par ses frères. Vous avez livré à la dernière misère ma femme Lia et mes enfants, que je faisais vivre de mon travail. Tout cela pour sauver lâchement l'un des vôtres. Vous espériez qu'une balle ferait disparaître avec moi la preuve de votre crime. Eh bien! Dieu m'a protégé, et me voilà. Je reviens comme un vengeur. Et je vous déclare aujourd'hui, jour du *Grand-Pardon*, que vous ne pourrez pas accomplir la cérémonie sainte d'où dépendent la vie et la mort de chaque créature, et que vous ne serez pas pardonnés si vous ne m'accordez pas réparation complète de votre odieux forfait.





Une voix s'éleva: «*Allons chercher les gendarmes!*» Aussitôt la foule, éclatant en cris d'imprécation, se précipita dehors pour aller requérir la force armée.

Mais les gendarmes maintenant étaient les amis de Schlomé. Quand on leur dit ce qui s'était passé, ils trouvèrent l'aventure plaisante et déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas pénétrer dans la synagogue sans un mandat formel. Qui donc pouvait donner un tel mandat ? Il n'y avait pas de tribunal à Busk.

On s'en fut chez le syndic de la commune chrétienne, qui répondit qu'il était sans autorité sur la synagogue. La préfecture était à quinze lieues de là. Eût-elle été plus proche, un juif ne peut aller ni à cheval ni en voiture pendant la journée du *Grand-Pardon*. Il fallut composer, sous peine de ne pas accomplir l'indispensable cérémonie qui assure à chacun la grande rémission dont notre commune faiblesse a besoin.

On rentra dans le temple, et l'on trouva Schlomé, sabre au clair, montant militairement la garde devant le tabernacle.

Le rabbin s'approcha et d'une voix tremblante :

— Schlomé, dit-il humblement, qu'est-ce que tu nous demandes?

— Vous irez demain chez moi, reprit l'autre, et le conseil tout entier, à genoux, demandera pardon à ma femme et à mes enfants.

— Soit, nous le ferons, dit le rabbin résolu.

— Ce n'est pas tout. Il faut payer une amende. Il me faut de l'argent pour subvenir aux besoins des miens, pendant que j'achèverai mon service. Mes deux années de guerre me comptent pour quatre. Il me reste encore quatre ans à faire. J'ai fait mon calcul. J'exige trois cent cinquante florins (sept cents francs). Je ne diminuerai pas mon compte d'un sou.

— Mais, malheureux, comment pourrions-nous payer cette somme exorbitante? Tu veux donc nous réduire à la misère, commettre contre nous le crime que tu nous reproches d'avoir commis contre toi et les tiens?

— Il me faut trois cent cinquante florins aujourd'hui. Sans cela, vous ne célébrerez pas le *Grand-Pardon*.

— Tu sais bien que nos mains ne doivent pas toucher d'argent en ce jour.

— Qu'à cela ne tienne. Voici mon manteau de prière à mes pieds. Allez chez vous chercher votre argenterie, les bijoux de vos femmes et de vos filles. Entassez là vos trésors jusqu'à ce que je juge que j'ai mon compte. Le docteur, qui est un juste, en aura la garde, et demain vous me payerez en argent quand vous vous serez humiliés dans la poussière devant Lia et ses enfants.

On voulut traîner, discuter.

— Ne voyez-vous pas que le soleil marche ? dit Schlomé. Si vous attendez encore, il sera trop tard pour le *Grand-Pardon*.

Alors, les bijoux s'entassèrent dans le manteau de Schlomé, et quand il eut son compte, il dit simplement : « C'est assez. »

Le docteur (c'est de son fils que je tiens l'histoire) prit la garde du dépôt, et Schlomé exigea encore d'être appelé à lire le premier verset de la Bible.

— Cet honneur réservé aux plus pieux, aux plus vénérables d'entre vous, me revient de droit, conclut-il, puisque vous êtes tous des méchants, et que je suis votre victime.

Ceci dit, il remit le sabre au fourreau, quitta son poste de combat, puis prenant au hasard un manteau de prière, s'en enveloppa la tête et prononça solennellement la formule de la bénédiction qui précède la lecture du livre.

Les saintes Écritures maintenant étaient tirées du tabernacle. Schlomé, courbé sur le texte sacré, lut à haute voix le premier verset, un autre lui succéda, et la cérémonie suivit son cours sans qu'aucun nouvel incident vînt troubler la piété des fidèles. Quand les premières étoiles parurent, la communauté juive de Busk, en règle avec son Créateur, put rompre paisiblement, après de si cruelles secousses, le jeûne rigoureux du *Grand-Pardon*.

Le lendemain, tout le conseil assemblé alla s'agenouiller devant le seuil de la maison de Schlomé, et fit publiquement amende honorable. Les trois cent cinquante florins furent payés. Lia, qui était industrielle, prit deux ouvriers et rouvrit boutique de tailleur. Puis Schlomé, ayant refait ses comptes avant de retourner au service, s'aperçut qu'il avait *cent florins de trop*. Il fit cadeau de cette somme aux pauvres *de toutes communions*. La synagogue, scandalisée, subit, sans mot dire, cette expiation supplémentaire.

Deux ans après, Schlomé revenait au pays, et reprenait la suite de ses affaires. Il laissait repousser ses *paillès*, rentrait petit à petit dans la peau de l'ancien artisan juif de Galicie. En le voyant passer tranquille, humble et doux, quiconque n'aurait pas su son histoire aurait été bien surpris de son surnom : *Schlomé Sellner, Schlomé le Batailleur*.

Il avait, en effet, bataillé pour son droit. Il avait même remporté la victoire. Je vous souhaite même bravoure, et même chance heureuse, ô lecteurs.



En Israël

Carlsbad.

LE Juif polonais est, sans contredit, après le *Sprudel*, la principale curiosité de Carlsbad. L'Occidental non prévenu ne se heurte pas sans surprise à ces étranges figures. Par petits groupes de deux ou de trois, vous rencontrez des êtres sordides, d'aspect luisant, de couleur éteinte, serrés dans la trame verdâtre d'une longue lévite battant le talon, le chef moulé d'une petite calotte noire que surmonte, sous prétexte de chapeau, une sorte de pot domestique, fait de fausse fourrure, ou une casquette de soie noire, montée tout en hauteur pour s'aplatir tout à coup en galette. Un nez puissant, fendant la broussaille d'une barbe que jamais le fer n'a touchée, une grande bouche lascive, des yeux flambants d'Oriental, et l'encadrement inattendu d'une boucle de cheveux tirebouchonnante qui danse en pendeloque devant l'oreille, voilà ce qui frappe tout d'abord.

Ce sont des Juifs de Galicie, venus à Carlsbad pour se guérir des maux de l'Asiatique, compliqués de la tare consanguine. Bien que semblables entre eux, d'habit et d'allures, avec toutes les nuances de tenue qui vont du soin méticuleux de la personne à la crasse la plus répugnante, rien n'est plus malaisé que de les ramener à un type commun. Sans doute, le Juif classique, en bec de vautour, est de rencontre fréquente, mais le plus grand nombre s'écarte singulièrement de ce modèle vulgaire. Le sang tartare se retrouve à tout instant sur des faces aplaties, au nez écrasé entre deux narines insolemment ouvertes, tandis que le teint jaune, la barbe rare, les petits yeux plissés, obliquement fendus, révèlent, chez d'autres, des origines mongoles. Ailleurs, le bon géant russe, judaïsant, avec son nez charnu, ses lèvres épaisses, et son sourire d'enfant, révèle la fusion slave. Combien d'autres signes de races diverses l'ethnologue ne rencontrerait-il pas encore chez ce peuple, beaucoup plus mélangé qu'il ne le croit lui-même, et que ne le prétendent ceux qui lui font la guerre ?





A l'Occident, l'homme de Judée s'est pénétré de sang latin ou euscarien jusqu'à modifier complètement l'apparence extérieure, sinon l'esprit de l'individu. A l'Est, dans cette vaste chaudière de l'Europe asiatique où se sont rencontrés et fondus tant d'éléments divers, au gré des remous

imprévus des cohues d'invasion ou des tribus émigrantes, que de fois n'a-t-on pas vu quelque esclave juive convertir un royal amant, et, par celui-ci, le peuple tout entier empressé à se modeler sur son maître. Il suffit de citer l'exemple mentionné par Karamzine, de la peuplade mongole des *Khazars*, établis sur le Volga, qui, au XI^e siècle, passèrent en masse au judaïsme, d'autant plus aisément qu'ils étaient déjà circoncis. De là, toutes ces faces confuses, étrangement mêlées, où, à travers tant de traits disparates, se maintient un seul signe de caractère commun : l'œil inquiet et inquiétant de l'Asie, bon d'une bonté pleine de réserves cauteleuses, allumé de convoitises qu'apaise une humilité feinte, obséquieusement provocateur, et dardant, en manière de jeu, le subtil rayon qui cherche le point faible, comme l'éclair d'une fine lame d'acier.

C'est, en vérité, le seul trait commun de ces Juifs polonais chez qui je découvre tous les jours des empreintes nouvelles, ou de surprenantes accentuations des types les plus divergents. Le Sémite pur nous offre parfois Dieu le père sous la forme d'un beau patriarche à la barbe abondante, musclé, cambré, dominateur comme le Moïse de Michel-Ange. Des Christs authentiques, tristes, doux et rêveurs, la face pâle éclairée d'un jeune duvet rougeâtre, les yeux perdus dans je ne sais quelle vision, passent, suivis d'une légion d'apôtres, dont Léonard crayonna les portraits pour sa fresque de Milan. Plus loin, voici les docteurs du Temple, contre qui batailla Jésus, grandes silhouettes blanches, décharnées, aux yeux rougis, ou gnomes noirs sourcilleux, agités des antiques fureurs bibliques pour la défense de *la Loi*. La Bible et l'Évangile passent en tableaux vivants, encadrés de coryphées vulgaires, déplorable vestige des marchands chassés du Temple dont l'Église a repris, avec tant de succès, les affaires. Je ne dis rien des saintes femmes qui sont représentées par d'affreuses petites vieilles ridées, dont la tête rasée, comme le veut *la Loi*, depuis le jour du mariage, est recouverte d'une calotte de soie noire tressée, ou d'une broussaille de cheveux gommés, prétendant à la dignité de perruque.

Tous ces hommes, riches ou pauvres, superbes ou hideux, de tenue correcte ou de saleté repoussante, ont pour signes distinctifs la lévite traînant jusqu'à terre et la boucle graisseuse, dite *paillès*, dansant sur les tempes. Les cheveux sont presque toujours coupés ras, sauf en ce point que le fer ne doit jamais toucher, pas plus que la barbe, dont l'hirsute virginité est un hommage au Créateur. Il paraît que les longues boucles frisées battant les joues sont également fort agréables au Seigneur. C'est un goût

que je ne saurais partager, bien que j'en aie maintes fois constaté l'utilité singulière. Comme elles possèdent la remarquable propriété de se recroqueviller dans le temps sec et de se détendre par l'humidité, il y a là un infailible moyen de prévoir les perturbations de l'atmosphère. Dès que je vois les boucles se défriser, je prends mon parapluie, et je m'en suis toujours bien trouvé. Moïse n'avait pas attendu le petit capucin de carton dont le capuchon s'abat au temps pluvieux, et se lève au soleil. Pourquoi s'embarrasser de cet inutile joujou ?

Et si vous vous étonnez que tous les fils d'Israël ne portent pas indistinctement cette apparente marque des élus de Jahveh, sachez que c'est simplement fausse honte, déplorable terreur des moqueries, chez ceux qui permettent aux ciseaux de l'impie d'approcher de leurs tempes. Ils composent avec le siècle, les malheureux, sans se soucier de ce qu'on en pensera là-haut.

Nos Juifs polonais sont des Juifs *orthodoxes*, qui ont la prétention de respecter *la Loi* en toutes choses. S'ils portent une petite calotte sous leur casquette, c'est que *la Loi* dit qu'on ne doit pas se découvrir. Le Turc, l'Arabe, le Persan, l'Hindou font de même. Le Sémite, vivant parmi nous, consent à nous saluer, pour se conformer à nos usages, mais il se moque des incirconcis, car, par le stratagème de la calotte, il reste couvert, en ôtant son chapeau, et l'Éternel, voyant cela, en éprouve une satisfaction très grande.

Quand je sus que ces *orthodoxes* n'admettaient pas le rituel de la synagogue, et se réunissaient simplement entre eux pour prier, je souhaitai de les voir adorer le Dieu d'Abraham suivant les antiques préceptes.

Dans une petite chambre d'un pauvre restaurant, je trouvai, au jour du sabbat, une trentaine d'hommes vêtus du manteau de prière, marmottant et psalmodiant avec une bruyante ferveur. De déplorables nappes recouvrant de petites tables qu'on n'avait pas dérangées, indiquaient l'usage du lieu. Aucun ornement. De grands fantômes blancs, la tête enfouie sous le voile, semblaient abîmés dans la contemplation du mur qui marque l'Orient. Le manteau de prière, qu'on reçoit à treize ans et dans lequel on est enseveli, ne doit jamais être lavé. L'esthétique de la cérémonie n'est pas sans en souffrir. Mais qu'est-ce que cela fait au bon Dieu ?

Une grande forme blanche, plaquée contre la muraille, récite avec volubilité une prière martelée des *oumein* (*amen*) des assistants. Puis chacun se met à prier pour son compte, d'une voix forte et saccadée, rythmée par de brusques révérences de la tête et du corps qui ploient

violemment l'homme en deux avec la régularité d'une machine. C'est un étrange spectacle que celui de tous ces spectres s'abaissant et se relevant en mesure sous le souffle du Seigneur.

Je suis resté dans l'embrasement de la porte. Des éclats de prières me font retourner. La chambre voisine a été silencieusement envahie par d'autres fantômes sous le capuchon blanc desquels j'aperçois de formidables barbes noires et de grands yeux dilatés, ravis dans l'extase. Toutes ces têtes suivent le rythme commun, et je me trouve seul immobile au milieu d'une foule agitée des remous d'un champ de blé sous la bourrasque.





Tout à coup, les prières ont cessé. Mais le mouvement de balancier continue, et l'impression n'en est que plus forte de ces apparitions sans voix, agitant nerveusement, dans un douloureux silence, des draperies

blanches rayées de noir où étincellent des paillettes d'argent. Et puis le débit saccadé des invocations à Adonaï recommence.

Quelques voiles ont glissé sur les épaules, et je retrouve les têtes familières rencontrées aux sources le matin. Les mouvements maintenant ont perdu de leur rythme d'ensemble, et chacun, tout en poussant vigoureusement sa prière, se dandine, ou se courbe, ou scande sa parole de quelque mouvement particulier. L'un projette la tête en avant et la retire brusquement, comme font les canards au sortir de l'eau. Je n'exagère certainement pas en disant que l'homme a soutenu sans interruption ce tic pendant plus de trois quarts d'heure. Un autre dodeline de la tête, faisant alternativement danser ses *paillès* sur l'épaule droite et sur l'épaule gauche. Un troisième exécute sur le talon des demi-tours de valse. Un géant, qui ressemble à s'y méprendre à M. Poubelle, fait des petits signes admiratifs de l'œil et de la lèvre, comme un préfet devant son ministre. A côté de moi, une fine face de vieillard, rappelant les doux philosophes logés par Rembrandt sous les hautes volutes de ses escaliers qui se perdent dans la nuit, reste figée dans un petit sourire discret. Soubresauts et convulsions deviennent plus violents si quelque voix vibrante s'exaspère en invocations plus ardentes au Dieu d'Israël. Puis, de fatigue, tout s'apaise.

Cette gymnastique, m'a-t-on dit, a pour but de faire participer le corps aux prières de l'esprit. Ce sont les muscles et les os qui honorent le Créateur à leur façon. J'ai été souvent témoin de scènes autrement extravagantes dans les *camp-meetings* des méthodistes américains, qui sont des chrétiens authentiques. En réalité, il y a là un phénomène nerveux à classer, avec les cris et les tournoiements des derviches, parmi les manifestations extérieures de l'exaltation religieuse.

Ce qui m'a frappé chez mes Juifs polonais, dont la sincérité n'est pas discutable, c'est la facilité avec laquelle ils reprenaient possession d'eux-mêmes au milieu de leur épilepsie. Une certaine tabatière, que l'on se passait tranquillement de mains en mains, indiquait, au moins, que les nez, tout en priant, ne s'étaient point soustraits aux appétits de la terre. A côté de moi, une sorte de Kalmouck, qui se balançait avec fureur jusqu'à terre, profita du moment où sa tête arrivait à l'extrémité de sa course pour appliquer lentement le doigt sur une narine et envoyer le superflu de l'autre sous la table, à la grâce de Dieu : le manteau de prière essuya sans façon ce qui avait pu s'attarder dans la barbe.

Il n'est pas besoin de décrire la cérémonie du parchemin sacré tiré du tabernacle (une misérable caisse), promené dans son étui que chacun baise, pieusement déroulé sur la table autour de laquelle sont appelés ceux qu'on veut honorer, lu et remplacé cérémonieusement dans son humble cachette. Ces choses sont connues de tous.

Le seul incident digne d'être mentionné fut l'arrivée d'un étrange vieillard long, sec et décharné, tête, nez, et barbe en pointe, vêtu d'une magnifique lévite de satin noir, sous laquelle pendaient les fils de laine prescrits par l'orthodoxie judaïque. Une énorme tarte de fourrure couvrait la tête du personnage. C'est le traditionnel bonnet pour honorer le sabbat. De bonnes zibelines avaient prêté leur peau pour ce pieux office. Notre homme, connu pour le rigorisme de sa dévotion, pria bientôt avec une ferveur qu'aucun de ses compagnons n'aurait pu surpasser.

Pour cela, il élevait en l'air de longues mains blanches très soignées et les choquait violemment l'une contre l'autre, puis, s'élevant sur la pointe des pieds, il retombait brusquement sur les talons, ce qui imprimait à tout son corps une violente secousse dont les poils de zibeline frémissaient avec fureur. Vraiment, pour celui-là, ce n'était pas une partie de son corps qui priait, mais bien son corps tout entier. Les petites zibelines se trouvaient ainsi, par contre-coup, prier à leur manière. Puisse le Père commun des hommes et des bêtes s'en être réjoui.

On nous dit que ce distingué visiteur était un homme fort riche, qui répandait le bien autour de lui. C'est grâce à la générosité de semblables personnages que de pauvres malheureux peuvent venir prendre les eaux de Carlsbad. Notre dévot, qui est un grand voyageur, ne se déplace jamais sans être accompagné de son sacrificateur. Et quand il va dans quelque pays où le Juif orthodoxe est rare, il emmène une douzaine de compagnons avec lui, car Moïse dit qu'il faut être au moins dix pour prier. Dans ces conditions, je ne m'étonne pas qu'Adam et Ève aient si mal tourné.

Comme nous partions, les notables de l'assemblée voulurent bien nous remercier de l'honneur que nous leur avions fait, en assistant à leur cérémonie sacrée.

Nous traversâmes une salle reculée, où se trouvaient les femmes qui, malgré les portes ouvertes, n'avaient pu ni voir ni entendre ce qui s'était passé. Les assistants sortirent avec nous, portant le manteau de prière enroulé sur l'épaule en forme de manteau de voyage, car s'ils le portaient à

la main, ce serait un travail, et le travail est interdit dans toute la durée du Sabbat. C'est, dans toute sa beauté, le pharisaïsme odieux à Jésus.

Dès la veille, nous avons rencontré maint Juif portant son mouchoir noué autour de la taille, ce qui veut dire : « Nous n'avons plus rien dans les poches, nous ne commerçons plus; le sabbat va commencer. »

J'ai rapporté fidèlement ce que j'ai vu. Est-il plus ridicule de secouer la tête comme un canard que de recourir à tout autre mouvement pour honorer Dieu? je ne le crois pas. Chrétiens et Juifs sont germains. Hier, je voyais dans la forêt des femmes qui baisaient les lèvres et les pieds d'un grand Christ de plâtre barbouillé d'horribles couleurs. Il serait, je pense, difficile de soutenir que cette dévotion soit un progrès sur l'autre. Le grand conflit des Chrétiens et des Juifs n'est qu'une querelle de famille.

On raconte qu'un vieux Juif orthodoxe, arrivant en paradis, refusa de s'asseoir à la droite de l'Éternel, et s'alla cacher dans un coin. Mandé devant son Créateur pour cette étrange conduite, il avoua qu'il était irréprochable, mais s'obstina à refuser les honneurs du Ciel. Et comme le Maître de toutes choses exigeait qu'il alléguât ses raisons, le vieillard, pleurant de rage, dit qu'il était déshonoré dans son nom, dans sa race. Son fils avait mal tourné, il s'était fait Chrétien.

— N'est-ce que cela? dit le Seigneur. Eh bien! tu n'es pas seul dans ce cas-là. C'est justement ce qui m'est arrivé.



Comment je devins Presbyte

IL y a trois ans de cela. J'étais dans mon cabinet, lisant en paix, quand on m'annonça « M. Magnier ». Je crus que le directeur de l'*Évènement* me rendait visite, et je donnai l'ordre de le faire entrer.

La portière se soulève et je vois apparaître un joli vieillard, frais et rose, d'une correction tempérée de je ne sais quel air de supériorité bienveillante. Le personnage m'est inconnu. Un beau cadre de favoris blancs, des yeux gris d'une pétulance aimable, un linge éclatant, une grande redingote à la propriétaire, préviennent en sa faveur. Je pense vaguement à quelque diplomate qui visite la France pour se renseigner sur l'état des esprits. Un jeune homme accompagne mon visiteur, son secrétaire sans doute.

L'étranger s'avance, et, souriant avec bonhomie

— Je vous demanderai la permission, dit-il familièrement, de garder mon chapeau, car je ne crains rien tant qu'un mauvais rhume.

Avant que j'aie pu répondre, un chapeau haut de forme, à larges bords, se plantait délibérément sur le beau crâne poli. L'homme s'assied, toujours épanoui d'un bon sourire de condescendance. Il tient évidemment à me mettre à l'aise. Mon visage exprime probablement quelque surprise. J'attends son discours.

— Monsieur, commence-t-il, je dois vous remercier d'abord de m'avoir reçu. Je n'en suis pas surpris. Mon nom m'ouvre toutes les portes. Quand on annonce « M. Mayer », chacun sait ce que cela veut dire.

Le petit sursaut que je ne pus réprimer n'échappa point à mon interlocuteur.

— Je vois à votre geste que vous me connaissez, continua-t-il avec une légère inflexion de modestie. J'en étais sûr. Le général baron de X... et la marquise de Z... me répétaient ce matin encore que je suis l'homme le plus connu de Paris. Mais, assez parlé de moi. C'est de vous qu'il s'agit. Il y a si longtemps que je veux vous voir. Tous vos amis me répètent : « Allez donc lui rendre visite, il est charmant, il sera enchanté de causer avec vous. » Seulement, je suis très occupé, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi si je n'ai pas pu venir plus tôt.

J'étais tout disposé à pardonner au surprenant visiteur, quand il s'écria brusquement, du ton du plus affectueux intérêt :

— Ah ça! voyons maintenant, dites-moi la vérité. Comment allez-vous ?

Absolument interloqué, sans bien me rendre compte de mes paroles, je répondis bêtement :

— Mais je vais très bien, je vous remercie.

— Ah! monsieur, s'exclama mon nouvel ami, tout rayonnant, comme je suis content de vous l'entendre dire, à vous-même ! Vous le savez bien, la santé d'un homme comme vous est précieuse à la France. C'est un bonheur que vous soyez bien portant. Ménagez vos forces. Je suis sûr que vous travaillez trop. Nous avons besoin de vous.

Dérouté, ahuri, j'écoute ce flux de paroles, croyant à quelque méprise, et j'attends la fin de l'aventure.

Cependant l'affable vieillard, le visage illuminé de joie aux bonnes nouvelles que je lui donne de ma santé, continue sans prendre garde à ma stupéfaction.

— Je vais vous dire. Ce qu'il faut soigner d'abord, c'est la vue. Il n'y a rien de si précieux. Comment travailler avec de mauvais yeux ou des lunettes défectueuses ? Vous arrivez à la cinquantaine. Votre vue doit s'affaiblir. Soyez franc. N'avez-vous rien du côté des yeux ?

A dire vrai, ma vue baissait un peu depuis quelques mois. Mais mon visiteur commençait à m'agacer. Je me levai donc en répondant sèchement :

— Non, rien. J'y vois très bien.

— Allons! tant mieux, répliqua l'obstiné parleur, qui resta tranquillement cloué dans son fauteuil. Eh bien! puisque vous avez de bons yeux, regardez-moi ce bijou. Et la main dégantée me promenait sous le nez le plus joli petit Elzévir de la plus fine reliure.

Je l'avais à peine ouvert que l'homme, se levant, me posa la main sur le bras, et d'un ton d'affectueux reproche :

— Ah! vous m'avez trompé. Ce n'est pas bien. Je n'aurais pas attendu cela de vous. Comment? vous me dites que votre vue est bonne, et la distance à laquelle vous placez mon livre pour en distinguer les caractères, me montre que vous êtes presbyte, affreusement presbyte, monsieur. Votre cristallin s'aplatit, tout simplement. Il est grand temps d'intervenir. Ah ! que c'est mal de m'avoir trompé.

J'étais aussi aplati que mon cristallin, et fort penaud d'avoir trompé la confiance d'un si bon ami. Je ne sais pas ce que j'aurais trouvé pour

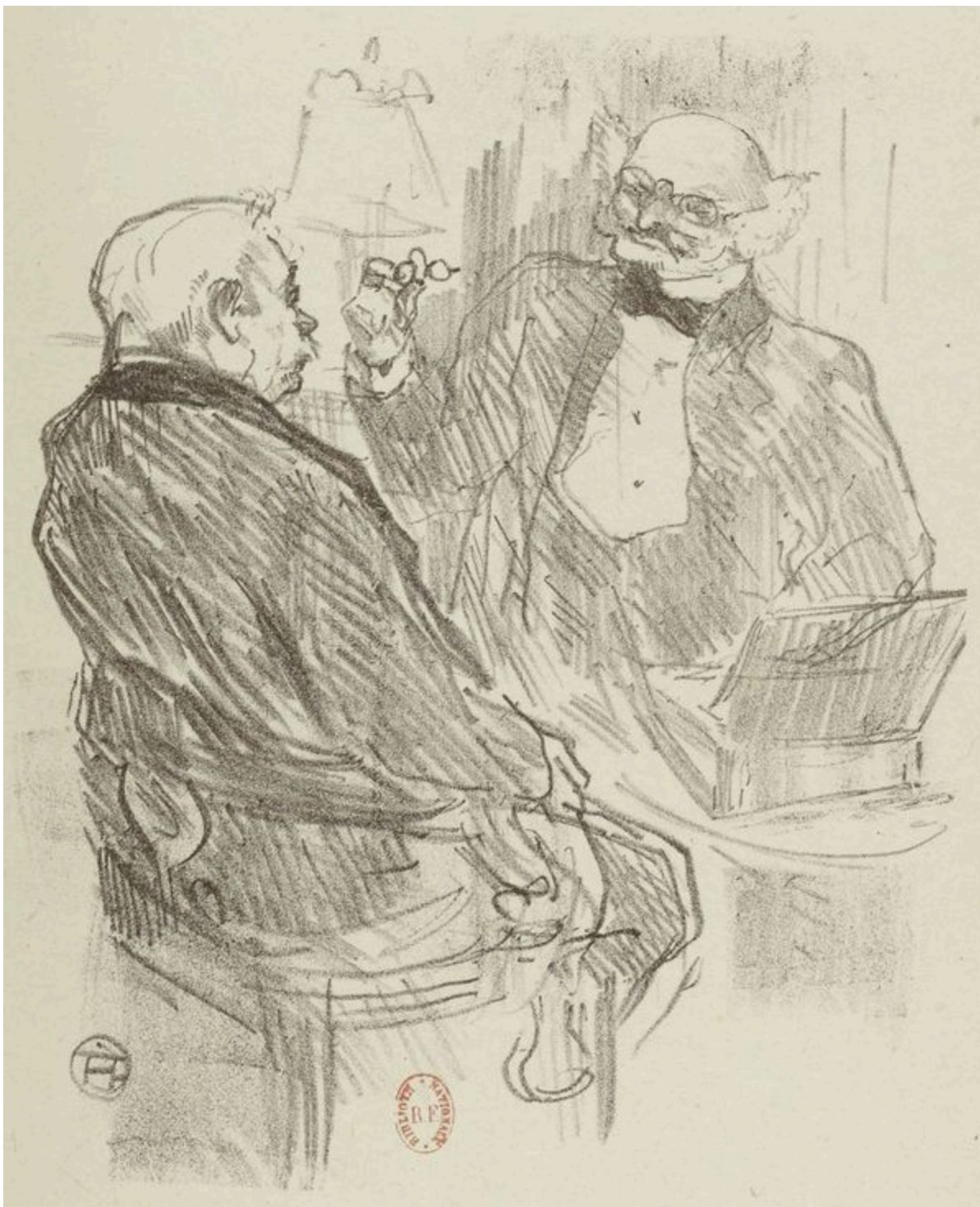
m'excuser. Mais je n'eus pas le temps de chercher. Une règle était devant mes yeux, et, avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître, ma distance visuelle était mesurée, et la preuve de ma tromperie scientifiquement faite.

— Numéro 2314, dit le vieux d'un ton d'autorité au secrétaire, qui se tenait coi au point que j'avais oublié sa présence.

Ces mots n'étaient pas prononcés que le jeune homme soulevant une boîte plate, qu'il avait posée à terre en entrant, déplia sous mes yeux éblouis comme les feuilles d'un paravent sans fin, étincelant d'un fourmillement de verres dont les reflets mouvants emplissaient la chambre de lumières en danse.

Je ne disais plus rien, comme écrasé d'une irréparable défaite. Je me rendais à merci. Alors, mon autoritaire bienfaiteur, dédaignant d'abuser de sa victoire, et me traitant comme une chose inerte, me campa, sans mot dire, un lorgnon sur le nez. Miracle! Je lisais l'elzévir sans fatigue. Les caractères m'apparaissaient avec une netteté admirable. Le voile qui troublait ma vue depuis quelque temps, sans que j'en eusse conscience, venait de se déchirer. Mon contentement ne se pouvait cacher. Mais mon généreux ami avait le triomphe modeste.





— Ces verres sont introuvables, dit-il. Je les fabrique moi-même. J'ai passé la moitié de ma vie à en calculer l'épaisseur et la courbure. Ils sont sans prix, car, à la différence des autres, ils ne fatiguent pas la vue. C'est une révolution que j'ai faite. Je puis dire que je suis un bienfaiteur de

l'humanité. Votre reconnaissance pour le service que je viens de vous rendre ira croissant avec l'âge. Je vous le prédis hautement : jamais vous n'oublierez M. Mayer.

Vraiment, ce diable d'homme m'avait rendu service, et je ne pouvais déguiser ma satisfaction.

— Il faut vous quitter, s'exclama-t-il brusquement. Vous êtes content de moi, c'est tout ce qu'il me faut. J'ai une opération à faire chez le colonel V... qui m'attend.

C'eût été pur égoïsme de faire attendre le colonel. M. Mayer, qui n'avait pas quitté son chapeau, le toucha légèrement de la main droite, et, me montrant deux lorgnons déposés sur le coin de la table, conclut distraitemment :

— Ce sera seulement quarante francs.

— Oh! jamais, répliquai-je, retrouvant mon énergie perdue. C'est trop de moitié.

— Ah ça! fit M. Mayer, je sais mieux que vous ce qu'ils me coûtent, puisque c'est moi qui les fabrique, moi seul, entendez-vous ? Je vous croyais incapable de discuter de ces misères, quand je viens de vous rendre un de ces services...

Il n'acheva pas. Il souffrait évidemment de ma vilenie, et sa pitié m'épargnait. Voilà maintenant que j'étais honteux de ma contestation. Il eut un geste de bienveillance blessée, et dit tout bas :

— Dépêchez-vous de me donner trente francs, et je m'en vais.

Depuis ce jour, je suis presbyte.

Dois-je dire qu'ayant cassé l'un des verres du lorgnon de M. Mayer, je le fis très bien remplacer pour quarante sous ?

O Sémites qu'on vilipende, quel Aryen pourrait jamais vous imiter?



Impressions de Galicie

NAPOLÉON *s'enfonça dans les boues de la Pologne.* » Jamais je ne compris mieux le sens de ce cliché d'histoire qu'en m'éveillant au matin, dans le train qui m'emportait de Vienne à Cracovie. Une plaine sans fin de boue noirâtre, semée de rares pins rabougris ou de bouleaux misérables. Partout des flaques d'eau où s'éteint la triste lumière d'un ciel morne et bas, suant l'ennui. Des restes de maigre moisson, des mares, des roseaux, de sombres lueurs d'eau stagnante entre les sillons charbonneux qui, par la vitesse du train, semblent tourner en roue.

Point d'horizon, qu'une confusion grise. Ni reliefs de terrain, ni collines. Rien qu'une immobile étendue, sans surprises ni mystères. Une seule agitation de vie : des corbeaux, rois de cette terre désolée, des corbeaux muets, englués d'argile noire, cherchant des détritux aux vases des marécages. Des fermes se présentent, des hameaux, tout en bois, car pas une pierre n'est visible dans l'immense cloaque de fange. Les murs de lattes délavées avec leurs toits de chaume, s'harmonisent en tristesse nue avec l'universelle désespérance des choses.

Sur les routes, les longues charrettes passent, les flancs à claire-voie en arceaux, comme les côtes de quelque monstre. Les roues basses, jusqu'au moyeu dans la glaise, font péniblement ramper la machine sous l'effort des petits chevaux à longue crinière embourbée. La litière de paille fait le confort des voyageurs : des paysans terreux, immobiles, figés dans le silence. Les hommes dans le long sarrau blanc que boucle, à la ceinture, une large courroie ornée de clous de cuivre. Les femmes, la tête enveloppée d'une cotonnade claire, jaune ou rose, la jupe ou le corsage éclatant de vives couleurs. Tout ce monde botté jusqu'au menton.

Le Polonais agile, *slavus saltans*, est de belle prestance et d'aspect batailleur. Je ne saurais dire exactement ce que sa bienveillance comporte de bonhomie vraie, mais il est d'accueil charmant, et sa pétulance même le sauve des asiatiques perfidies du Slave méditatif. Avec sa pipe, sa moustache et ses bottes, il pourrait aller loin. Il était en route, peut-être, quand sa tragique histoire prit fin par l'acte d'infâme brigandage que

chacun sait. Malgré tout, il s'est maintenu : sa langue qu'on voulut tuer est, autant que jamais, vivante. Les annales de la nation ne sont point closes.

Dans toutes les couches sociales, le type tartare se retrouve remarquablement tenace, surtout chez le peuple, où les mélanges internationaux sont plus rares.

Aux gares, je vois passer d'étranges échappés des steppes de l'Asie : des faces jaunes, toutes plates, avec les pommettes saillantes, le nez écrasé, largement ouvert, et la forte mâchoire. Les petits yeux noirs, bridés, toujours en mouvement dans l'orbite, sont en bizarre contraste avec l'immuable placidité du visage, encadré, sous l'inculte chevelure, de la barbe rare du Mongol. Un aspect de douce sauvagerie, s'exprimant en une candeur solidement doublée de ruse.

Mais l'étonnement des gares, ce sont les Juifs galiciens, étranges fantômes noirs passant comme des silhouettes de rêves à travers les réalités de notre vie. La longue lévite sombre est de rigueur talmudique, avec les fils de laine qui dansent de la ceinture aux bottes dans l'entre-bâillement des houppelandes crasseuses. Pour couvre-chef, un ébouriffement de peau de lapin, ou la casquette de soie noire, avachie jusqu'aux plus vagues vestiges de calotte, ou le chapeau haut de forme, hirsute, cabossé, coloré des rouilles de trente années peut-être. Sous ces choses, de fantastiques visages, tout pâles, avec de gros yeux luisants, roulant en boules noires d'où s'échappe l'éclair du feu intérieur. De longues mèches en tire-bouchons graisseux qui pendeloquent sur les barbes bibliques. Le sourire obséquieux de la victime qui s'abandonne. Un glissement silencieux dans la foule, comme pour s'esquiver des regards. Une misère très basse de saleté totale, où l'on sent cependant qu'une ardente pensée se cache sous les dehors menteurs d'une résignation outrée. Le sourire d'une prostitution, avec des réserves profondes de revanche.

Tous ces gens vont et viennent, jamais sans but, accumulant patiemment des bribes de profits, dans le trafic de toutes choses. Effondrés sur le sol, semblant rêver, guettant de l'œil des caisses, ils sont aux aguets des chances qui passent, échangeant parfois une parole à mi-voix, le corps toujours vaincu, l'âme toujours en bataille. Quelques-uns sont riches, dit-on. Les plus misérables possèdent le plus précieux trésor, le don de vouloir et de faire.

A Cracovie où j'arrive, c'est un débordement de juiverie. Une pluie drue lave, — non sans besoin, — le *ghetto*, où la curiosité m'entraîne tout

d'abord. En de puantes ruelles, hommes, femmes, enfants circulent lentement, résignés au bain que leur envoie la Providence. Partout aux fenêtres, parmi d'innommables guenilles, des yeux guettent on ne sait quoi. Au fond de petites échoppes noires, parmi les étoffes, les métaux, les victuailles, des prunelles flambent dans le ruissellement argenté d'une barbe de prophète. Des nez crochus, des mains en griffes s'agrippent aux choses obscures, et ne les lâcheront que contre monnaie sonnante. La bouche invite, et le geste retient. Enseignement dont le chrétien, si prompt à le blâmer, ne manque point, en tous lieux, de faire son profit.

Aux arrière-boutiques, des vieilles en boules poisseuses, sommeillent sur des planches. De belles jeunes filles, aux grands yeux d'Orient, passent avec d'engageants sourires. La loi qui les condamne à remplacer, dans le mariage, leur luxuriante chevelure par l'affreuse perruque de soie aura tôt fait, avec la hâtive maturité de la race, de les défigurer sans recours. D'invraisemblables nains barbus, sous d'immenses chapeaux hauts de forme, lancent des regards mauvais à tout ce qui les dépasse. Des jeunes gens tout blêmes, avec les longues mèches en tire-bouchons qui leur font comme une barbe dansante, perdus dans la lévite du grand-père, promènent, effarés, des yeux éblouis de hibou au grand jour.





Devant les restaurants juifs, des rassemblements de causerie, indifférents à l'averse. Ici, nous avons le spectacle de personnages cossus qui ne craignent pas d'afficher la richesse, comme en témoigne le luxe des

houppelandes fines et des chapeaux soignés. Pourquoi faut-il que, sous ces beaux dehors, on devine le fonds commun d'asiatique négligence du corps.

Nous décidons de déjeuner dans un restaurant juif qu'on nous dit renommé. Je n'y ai rien admiré qu'une rare saleté dans un fade relent de graisse rance. Des nappes où le blanc du linge faisait tache, des viandes bouillies, des farineux divers nageant dans des sauces huileuses où je vois les gens tremper délicieusement le nez, la barbe et les doigts.

Au sortir de l'ancre douloureux nous visitons une pauvre école juive dont le maître, tristement dépenaillé, paraît plein d'ardeur. Je ne sais si j'emporte avec moi quelque chose de l'atmosphère du restaurant empuanti, ou si le suintement d'inculte juiverie exhale en tous lieux le même parfum nauséux, mais je ne puis résister, après une courte vision d'enfants déplorables, au plaisir de gagner la rue.

A quelques pas de là, le cimetière : un champ de stèles frustes grossièrement sculptées d'emblèmes, des mains qui montrent la paume, des oiseaux mythiques surmontant l'inscription funéraire. Un gardien modelé en Jéhovah nous fait les honneurs du champ de repos. La tête est si majestueuse et si belle qu'un de nous s'avise d'en prendre une photographie. L'homme s'y refuse. Un photographe lui a offert cinq cents francs pour un cliché, dit-il. Mais l'antique préjugé — demeuré vivant dans l'Islam — contre la représentation de la figure humaine a élu domicile dans ce crâne d'Orient et ne s'en peut déloger. Tandis qu'un geste énergique accentue l'immuable refus d'une pose, un déclenchement du vérascope dérobe un instantané au modèle. Mais le Dieu de Sem veillait. Le soir, au lieu de la longue barbe argentée, des grands yeux noirs et du noble sourire d'impérieuse douceur, la plaque traîtresse ne montrait rien qu'une large main masquant tous les traits. Une mouche providentielle sur le nez avait fait ce miracle.

Nous devons une visite au château des rois de Pologne. Il ne reste que peu de chose, je crois, de l'édifice du XIV^e siècle bâti par Casimir le Grand. Le monument sur son rocher a grand air encore. C'est une caserne, avec prison militaire. Du haut des murailles, toute la ville à nos pieds, avec ses tours et ses coupoles. Au delà, la morne plaine de la Vistule, désespérante d'uniformité monotone. Il y a quelque part, dans l'enceinte, des caveaux où dorment des rois de Pologne. Seulement le gardien cuve son vin nul ne sait où. Toute la garnison, mise sur pied, est impuissante à découvrir le lieu de

sa retraite. Peut-être s'est-il enfermé avec un Jagellon, un Boleslas, pour dormir plus sûrement en paix. Résultat : point d'interview des rois défunts.

Après une brève traversée de la cathédrale, nous redescendons en ville. La grande place du marché est en plein grouillement de négoce campagnard. Les paysans aux manteaux blancs ou bleus soutachés d'une profusion de passementerie rouge, avec un bouquet de fleurs artificielles au chapeau, accompagnent, très occupés de la fumée de leur pipe, des femmes chargées en bêtes de somme. Dans un grand drap noué par les deux bouts aux épaules, s'empilent le bois à brûler, les liqueurs, les fromages, les œufs, les volailles, le tout surmonté de la paire de bottes que la paysanne, dès l'entrée en ville, trouve plus naturellement placée sur ses épaules. Les charges trop lourdes s'entassent aux charrettes. Mais, cocher ou piéton, l'homme porte le sceptre, et juge que c'est assez.

Dans tous les pays de la terre, le coup d'œil du marché est l'un des plus pittoresques qui soit. Les Slaves épris de couleurs violentes, en hommes d'éducation visuelle primitive, égayent de la vive clarté des étoffes l'éternelle tristesse de leurs plaines. Bleu, rouge, rose et jaune, le marché de Cracovie flamboie sous la pluie.

Le mouvement de la foule me porte à l'église *Sainte-Marie*, dont le clocher se surmonte d'une couronne. La nef est pleine. Nul paysan ne viendrait au marché sans faire ses dévotions à *Sainte-Marie*. Tout ce peuple, très recueilli, s'absorbe dans la prière. Une assez belle barbarie de couleurs éblouit les yeux tout d'abord, et lorsque des hauteurs tout en dorures, le regard tombe sur cette foule humaine effondrée devant son rêve, c'est le moyen âge qui revit avec son élan de foi naïve, affrontant la critique moderne, et la science, et la philosophie. Hommes et femmes sont à genoux sur les dalles. Quelques-uns immobiles, orbites grands ouverts, en attitude raidie d'extase. D'autres, les plus nombreux, touchent du front la pierre, et courbés en arceaux des genoux à la tête, se frappent la poitrine à grands coups de poing. D'un amoncellement de jupes, de sarraux, surgissent, vers le ciel, des rangées de pieds nus, à la hauteur où, dans nos temples, se rencontre le plus souvent le visage des fidèles : tout cela sursautant à chaque secousse de pénitence. On peut, de toute évidence, prier avec les pieds, aussi dévotement qu'avec les mains. Il semble seulement que l'hommage au Créateur ne serait pas moindre précédé d'autres ablutions que celles des ruisseaux boueux.

A deux pas de là, c'est la *Halle aux draps, Soukiennitza*, où trône Israël dans sa gloire. Dans la lumière atténuée d'une longue arcade, dansent à tous les vents cotonnades et soieries de toutes couleurs. Piège d'une curiosité bientôt punie. Dès les premiers pas le péril se révèle, mais trop tard : comme toujours.

A droite, à gauche, de petites guérites cachées sous les foulards, les écharpes, les étoffes multicolores, recèlent le Juif et sa compagne à l'affût du passant. Le coup d'œil le plus distrait à l'étalage est aussitôt saisi du couple en embuscade, et voilà que du chatoyant repaire fondent sur l'innocent deux tentateurs perfides qu'aucune rebuffade ne lasse. L'homme, en lévite luxueuse, avec les longues boucles tombant du chapeau haut de forme, la femme belle et riante, agitent avec d'engageants propos de petits carrés de soie qui claquent en drapeau et mettent des danses d'arc-en-ciel sous la voûte sombre.

— Tout ceci n'est rien, fait une voix douce, à droite, venez voir, Monsieur.

— Par ici, venez voir, dit une autre voix de gauche.





Et comme vous hésitez entre des séductions contraires, ce sont alors des mains affectueuses qui se posent sur l'épaule ou la manche. Surtout ne résistez pas, car les doigts caressants se crispent soudain, et vous voilà pris. Cependant, vous ne pouvez être à tout le monde. De tous côtés des gens

sont accourus aux invitants appels des soies en sarabandes de couleurs. Que faire? Vous êtes retenu par l'habit, embrassé, agrippé, tiraillé. Autre embarras maintenant, les étoffes se posent d'elles-mêmes sur vos bras, avec mille froufrous soyeux comme des battements d'ailes.

— Prenez, prenez, Monsieur, bonsoir, emportez tout.

Et vous voilà chargé des présents de vingt bienfaiteurs dont vos poches béantes reçoivent l'aimable fardeau. Si, pris d'un scrupule naïf, vous vous arrêtez, vous êtes perdu. De bon ou de mauvais gré il faut que votre portefeuille s'ouvre.

L'homme avisé pique tout droit en avant, au risque de laisser quelque chose de lui-même aux mains de ces trop nombreux amis. C'est ce que je fis, non sans regret de tant d'affections si mal récompensées. Alors, comme par magie, avec de petits frôlements d'adieu, tous les satins légers s'envolent, aux magnétiques attirances d'Israël. Tout a disparu : le Juif, silencieusement blessé des chrétiennes ingratitudes, et ses dons précieux qui s'enfuient aussitôt qu'arrivés. Le miracle, c'est qu'on retrouve ses poches comme devant. Je le dis à la gloire des marchands de la Soukiennitza, tout en faisant remarquer que le plus honnête n'y ajoute rien.

Le musée national, riche en souvenirs révolutionnaires, met en contraste les drames sanglants du passé avec la présente paix des esprits, qui cache peut-être des espoirs dont l'avenir a le secret. Par une étrange revanche de la destinée, ce sont les grands seigneurs polonais qui gouvernent en ce moment l'empire d'Autriche. L'intérêt de classe, demeuré tout-puissant sous la domination étrangère, s'emploie au service des intérêts similaires dans les autres parties de la monarchie bigarrée, et obtient en retour, pour la cause nationale, certains avantages. Les insurrections de la Pologne russe n'ont point eu de répercussion en Galicie.

Le sceptre de François-Joseph est léger. Le clergé, satisfait, tient le peuple content. La Diète gère, en toute liberté, les affaires de la province. Badeni, Goluchowski régissent le peuple conquérant. Miraculeux retour de l'un des plus célèbres vols de territoire. La Russie elle-même, à cette heure, n'offre pas un moins curieux spectacle, par l'industrie de Varsovie en voie de conquérir l'immense marché russe.

Lemberg (*Léopol*), capitale de la province, est une ville sans intérêt. J'y ai seulement admiré la belle faculté polonaise de boire et de manger partout. Dans les épiceries, dans les confiseries, dans les charcuteries, ce ne sont que gosiers qui se bourrent et s'abreuvent. Le cochon galicien est ingénieux à

tenter le palais blasé. Il ne s'y efforce pas en vain, puissamment secouru par une bière délectable.

Une soirée d'opérette m'a permis d'admirer les remarquables qualités musicales de la langue polonaise, qui ne m'a paru en rien inférieure aux fluides sonorités d'Italie. J'ai vu de pâles beautés notées comme des types de la race. Ce qui m'a surtout frappé, c'est l'innocence perverse du regard, l'un des traits caractéristiques de la féminité slave.

Je trouvais la synagogue en fête. Dans un indescriptible brouhaha qui contraste bizarrement avec l'extatique silence de Sainte-Marie, j'entendis sonner le *schofer*, dernier retentissement, parmi nous, des trompettes de Jéricho.

Le lendemain, dans la campagne de Lemberg, je visitais les blanches demeures des paysans ruthènes, où brûle l'éternelle lampe devant les saintes images, et je voyais, non sans surprise, des valets de ferme aux mèches talmudiques pousser la charrue d'une main vigoureuse. Qui donc a prétendu que les Juifs fuyaient le travail manuel? Ils ont sans doute la plus rare aptitude au négoce tel que le comprennent et le pratiquent, eux-mêmes, nos chrétiens de l'Évangile. Mais on trouve dans les villages de Galicie des artisans juifs de toutes professions, et, non loin de Lemberg, une colonie de Juifs caraïtes s'adonne exclusivement aux travaux de l'agriculture.

Par une fatalité singulière, cette race énergique, partout répandue sur la terre, toujours combattue, toujours vivante, s'est trouvée représenter, dans le monde chrétien, les deux extrémités du sort : la plus abjecte misère et la plus insolente puissance d'argent. Les fils du Christ, qui ne dédaignent pas de s'engraisser d'or à leurs heures, maudissent la banque d'Israël qu'ils s'appliquent de leur mieux à copier. Pour les misérables en lutte contre la dure loi de la vie et contre la loi — non moins dure — des oligarchies implacables, qui dira le mot de pitié attendu ? Quand ne voudra-t-on voir dans les victimes de la destinée et de l'homme lui-même, sans distinction de race ni d'histoire, que le malheur à réparer ?



Busk

BUSK. Un village désolé de l'extrême Galicie, aux frontières de la Pologne russe. Tout bois et boue. Des maisons lépreuses, de torchis crevé, de planches disjointes, avec des retapages de cuir, de fer-blanc, ou d'immondes guenilles. Des rues marécageuses où, sur la voie de rondins, cahote péniblement la longue charrette qui lance et fait rebondir en volant sur sa paille le douloureux voyageur. Des canards, des oies en tumulte parmi des va-et-vient de grandes bottes boueuses d'où sortent des Juifs émaciés, au regard brûlant sous les mèches du Talmud, des Ruthènes emmêlant leur hirsute chevelure à la toison de brebis qui les couvre, des Mongols, des Kalmoucks roux, blonds ou noirs, aux puissantes mâchoires, aux abruptes pommettes débordant le nez plat, aux petits yeux obliques papillonnant sur des faces hâves, des Slaves de toutes origines, étoilés, dans leurs longs sarraux blancs, de deux prunelles bleues de fausse innocence. Un campement d'Asie soudainement arrêté dans la boue. Et pour achever la vision, dans la prairie un village de tentes, autour desquelles somnole un peuple noir de Bohémiens demi-nus.

Ce qui domine à Busk, après le canard et l'oie, c'est le Juif crasseux, inquiet et doux, empressé à toutes les besognes d'industrie ou de négoce. La misère de ces gens est extrême. On ne sait s'ils en souffrent. Sordides, lamentables, avec un éternel sourire d'obséquieuse convoitise. Peut-être pas malheureux.

Leur domaine est la place du village, un grand parallélogramme de mare verdâtre bordé de maisonnettes basses emplies d'un grouillement hideux. Tout au long de la chaussée exhaussée en manière de trottoir, sur des troncs d'arbres ou des caisses pour bancs, d'affreuses formes dépenaillées s'effondrent, immobiles, en résignation d'Orient. Des enfants blêmes, bouche ouverte et grands yeux de moutons bêlants, longues mèches battant les joues, fraternisent dans les immondices avec les troupes de canards. D'étranges ménagères, drapées de choses sans nom, passent, portant des baquets d'où s'exhalent de répugnantes odeurs. Par les portes ouvertes, des grabats éventrés montrent leurs plaies de paille nauséabonde parmi des épiluchures en putréfaction.

Tout un peuple vit là, un peuple actif, industriel, aux longues mains agiles, attirantes et prenantes, un peuple patient, capable de la plus merveilleuse endurance comme d'une incroyable obstination dans l'effort, content de peu, ambitieux de tout, humble, craintif, implacable, chargé depuis quatre mille ans de volonté. Le Polonais gouverne l'Autriche, dit-on. Le Juif, par l'universel négoce tient le Polonais, paysan, ou grand seigneur.

— Dès que je veux acheter ou vendre quoi que ce soit, disait le châtelain de Busk, je fais venir un Juif. Ses relations sur tous les marchés du pays, son entente des affaires, son intérêt qui est de garder ma clientèle, me sont une garantie que je serai servi promptement et bien. Il n'y a pas un grand propriétaire galicien qui, pour ses affaires de tout ordre, ne soit dans l'obligation de s'adresser aux enfants d'Israël.

L'homme qui parlait ainsi ne possède pas moins de soixante mille hectares d'un seul tenant. C'est un domaine. La plus grande partie est en forêts, bien entendu. L'heure de la révolution économique qui morcellera les *latifundia* galiciens n'est pas encore venue. Je ne crois pas que personne y songe. Le Galicien, slave ou juif, est fait à sa misère. Les industries agricoles ne rapportent au propriétaire foncier qu'un médiocre profit, au travailleur qu'une vie précaire : chacun paraît se contenter de son lot. Il y a du fatalisme dans tout le sang d'Asie.

Le château très simple, avec de grands communs, est entouré d'un beau parc traversé d'une rivière. Bizarre contraste des aristocratiques pelouses, piquées de plantations d'art, avec la sauvagerie qui, de l'autre côté de la grille, recommence.





On m'a recommandé de visiter l'église ruthène. Dans un jardin inculte dont nous poussons irrévérencieusement la barrière, nous abordons un grand vieillard en houppelande noire, le chef couvert d'un vaste chapeau de

paille, fort attentif à sa pipe longue d'une coudée. C'est Monsieur le Curé qui, saluant, nous montre un beau crâne lisse fermement modelé, un profil d'aquiline noblesse, adouci de deux yeux bleus d'enfant.

Le vase nocturne, renversé sur un piquet devant la porte, reçoit familièrement la garde de la pipe amie, et le bon fumeur sans fumée nous conduit à la prairie semée d'arbres séculaires, où se dresse sous les grands ombrages sa modeste église de lattes imbriquées sans peinture. A côté du temple saint, sorte de grange à pignon, monte un lourd campanile de bois aux quatre faces nues. L'intérieur de l'église est luxueusement orné d'images barbares, dont l'excellent homme paraît tirer quelque vanité. Il nous montre ses ornements brodés d'or, une belle chasuble à fleurs du siècle dernier, et nous fait remarquer que c'est un tissu français. Quelque robe de cour d'une amie de Louis XV, qui, après d'étranges vicissitudes, expie saintement en ce lieu les péchés de la chair disparue.

Tandis que le prêtre nous fait naïvement admirer une petite chapelle de bois grossièrement sculptée au couteau, qui est l'œuvre de ses mains, — travail des longues soirées d'hiver, — une douzaine de paysans, hommes et femmes, sont survenus, qui prennent part curieusement au régal de nos yeux. Comme nous passons devant l'autel, nous trouvons à terre une petite caisse de bois que ces gens y ont déposée tout à l'heure. C'est un cercueil d'enfant. Son dernier objet d'art exhibé, l'homme de Dieu courtoisement nous salue, et, sans transition, revêtant une dalmatique noire, entonne des chants pieux que répète, cierge en mains, le chœur des paysans.

On nous attend au cimetière juif. Nous accompagnons un de nos amis, qui, après la plus brillante carrière dans la presse viennoise, vient faire un pèlerinage à la tombe de son père, médecin à Busk, dont la vie s'est passée à soigner, à secourir, à aimer les pauvres gens de toutes races et de toutes croyances. Juif, il prodigua de lui-même à tous ces malheureux de sa race dont les souffrances lui tenaient au cœur par tant de liens d'une commune histoire. Homme, il servit l'humanité, et avec désintéressement, il faut bien le croire, car si j'en juge par le Busk d'aujourd'hui, ce n'est pas du Busk d'il y a cinquante ans que la fortune pouvait venir au pauvre guérisseur des innombrables maux venus de la Providence. On nous a montré la vieille maison de bois, aujourd'hui toute blanche de peinture fraîche qu'il quitta sans pompe, après un demi-siècle d'une vie de labeur, pour le cimetière où nous l'allons rejoindre.

A la porte, une troupe de loqueteux nous guette, qui nous accompagne sans rien dire. J'ai visité jadis l'ancien cimetière juif de Prague, recommandé des guides à tous les voyageurs. C'est une avalanche de stèles antiques tumultueusement couchées sous l'ouragan des âges. Des buissons de sureaux centenaires, que nulle main n'élagua jamais, ensevelissent de sombre verdure les pierres après les hommes. On s'y fraye péniblement une voie. Des fragments d'inscription se voient encore, aussi des mains assemblées, d'une sculpture grossière, des oiseaux symboliques, et puis des amas de petites pierres déposées sur les tombes en hommage aux anciens par de pieux visiteurs : antique usage du désert, où le voyageur errant ajoutait dévotement sa pierre aux pierres entassées en monument funéraire.

Je n'ai point retrouvé cette dernière coutume à Busk, mais les mains, les oiseaux animent encore les pierres tombales de représentations primitives. Le cimetière juif de Busk est une forêt vierge, un inextricable fouillis d'arbres, de ronces et d'herbes folles dans la pleine liberté de la terre. De vieux troncs pourrissent sur pied, de lourdes branches, abattues par l'âge ou les tempêtes, chargent de leur lente agonie les jeunes frondaisons qui jaillissent avec la volonté de vivre. Pas de sentier, ni rien qui y ressemble. Les troncs blancs des bouleaux serrés en formation de bataille, l'enlacement des rameaux tordus, les épines entre-croisées en défense, arrêtent l'explorateur au passage.

La troupe misérable qui nous avait suivis, silencieuse, nous devance, au premier arrêt, et, passant entre les troncs d'arbres, écartant les branchages, glissant en manière de couleuvres au plus épais du fourré, nous guide vers la tombe que nous cherchons. Ce sont d'humbles êtres aux longues faces osseuses, barbes, lévites et bottes luisantes du même poisement ocreux, avec une incroyable intensité de vie en d'agiles yeux noirs, exorbités, roulant des flammes. Nous les suivons à travers les broussailles dans un bruit de branches cassées, sous le fouettement des brindilles, rencontrant de hasard une stèle mousseuse ensevelie dans le fouillis des ramures. Somptueux cadre de vie pour la mort, sensation plus puissante et plus belle que de nos prétentieuses nécropoles, chargées de grimaçantes figures, et déshonorées d'inscriptions mensongères.

Enfin nous arrivons à un groupe de quatre pierres que nos guides déjà déblayent des lianes et des ronces. Les doigts grattent le lichen pour retrouver les caractères dont la pierre jalouse semble refuser le secret. Puis

toutes les mains pointant vers une stèle penchée, comme en défaillance, nous disent : C'est là.

Et soudain voici que toutes ces faces hâves, au sourire contracté de misère, se sont ennoblies de l'austère gravité des plus hautes sensations de la terre. Les yeux se sont fixés dans la contemplation des mystères du monde, et sous le poil des bonnets ravagés, sous les petites calottes graisseuses, des pensées se lèvent qui commandent le respect. Chacun de ces mendiants est un pontife maintenant, et l'un d'eux, — sacristain ou rabbin, je ne sais — d'une voix autoritaire de belles sonorités scandées, prononce des paroles qui ravissent chacun en extase :

« Nous voici devant ta tombe, ami. Nous t'aménons ton fils, qui n'avait point reparu devant toi depuis le jour où il marqua de cette pierre le lieu de ton grand repos. La vie l'a emporté dans le monde où les efforts que tu avais longuement accumulés pour son bien ont assuré, par ton action continuée en lui, le succès de ta descendance. Ainsi, toujours présent parmi les tiens, tu continues l'œuvre de la terre. C'est pourquoi ton fils reconnaissant vient te rapporter l'hommage qui t'est dû. Autrefois, avant la vie, vous étiez unis d'éternité. L'engendrement l'a détaché de toi. La naissance lui a fait une vie séparée. Et maintenant, par la pensée, il vient se réunir à toi de nouveau, et te refaire en lui comme tu le fis en toi. »

Cette invocation, dont on ne me traduisit que ce court passage, me parut d'une beauté supérieure. Que ne puis-je citer textuellement encore la naïve allocution aux morts voisins pour les inciter aux rapports de bon voisinage avec celui que nous venions honorer, et leur faire espérer la visite des leurs?

Péniblement, nous retrouvons la voie à travers le hallier, et nous voilà dans une sorte de grange où, sur la terre battue, sont accroupis en cercle femmes, enfants, vieillards les plus pauvres du village. L'usage est qu'une aumône leur soit donnée. Mon ami passe devant eux, laissant tomber des pièces aux mains tendues. Et puis, sur une planche, s'alignent des sébiles agrémentées d'inscriptions spécifiant l'institution charitable qui réclame sa part des générosités du voyageur. Je vois les billets tomber un à un sans qu'aucune volonté de bienfaisance soit oubliée.

Et comme nous sortons, un peuple de guenilleux se présente, accouru sur la nouvelle qu'un enfant d'Israël, sorti de Busk, y revient avec d'invraisemblables trésors qui tombent de ses mains dans toutes les poches béantes. Alors c'est une belle course aux galions. Les douze tribus sont là, quêtant l'occasion d'un peu moins de misère.

— Je vous ai connu tout petit, disent les vieux.

— Je suis le parent, l'ami de tel ou tel que guérit votre père, clament d'autres.

Le bienfait crée un titre à l'obligé, ou à sa descendance, contre le bienfaiteur ou ceux qui viennent de lui. L'un a perdu son veau, l'autre son cheval. Tous ont été victimes de quelque accident. Jamais il ne se vit, en un si court espace de temps, une telle accumulation de catastrophes.

Imploré, caressé, tiraillé, assourdi de cent histoires, notre ami, suivi de ces calamiteux piaillards, doit, pour rejoindre l'hospitalière demeure, traverser des groupes d'acharnés quémandeurs, embusqués sur son passage. Jouant des coudes et des épaules, nous le dégageons de temps à autre. Mais, à la grille du château, un formidable assaut nous attend. Toute la synagogue est là, avec le grand rabbin en tête, un merveilleux Moïse de Michel-Ange, dont le chef, surmonté du haut bonnet de fourrure, se perd en un torrent barbu qui mêle des flots d'argent aux flots d'ébène. Une longue conférence s'ensuit, car la maison de Dieu n'est point achevée, et si le nouveau venu voulait seulement la monter jusqu'au faîte, d'un coup de baguette d'or, tout Busk serait en joie. Notre ami, j'en dois faire l'aveu, ne me paraît point des plus fervents aux autels de Javeh. Pourtant, je serais surpris que les souvenirs d'enfance et la naturelle solidarité d'une grande race tragique ne lui aient fait apporter sa pierre à l'édifice d'idéal où s'abritèrent ses aïeux.

La grille est refermée. Tandis que la foule pépiante se retire dans le désappointement des galions évanouis aussitôt que rêvés, nous reprenons possession de nous-mêmes. Le prochain campement de Bohémien m'a tenté, et je propose une visite avant le départ. J'avais gardé la vision d'une petite bohémienne de dix ans peut-être qui, le matin, pour une pièce de cuivre, suivit éperdument notre char à travers les fondrières, faisant à chaque bond, sursauter, comme d'une poupée de chiffons, la tête souriante d'un marmot bronzé, en battements de grelot fou sur l'épaule de la coureuse. Une porte du parc nous permet de gagner la prairie, loin des regards d'Israël en rumeur, et bientôt nous sommes au milieu des tentes plantées à la lisière des bois.

Un grouillement d'enfants nous entoure, s'accroche à nos basques, prétend nous arracher de bruyante violence les menues pièces de monnaie dont le luxe inusité de nos habits nous proclame détenteurs. Autre race, mêmes besoins, mêmes discours. Donnez, donnez, c'est l'universel cri de la terre. Et ceux qui donnent, jamais ne donnent assez.

Comparés aux Juifs de tout à l'heure, ces gens vivent dans la sérénité heureuse. Parias, rebut dégradé des castes de l'Inde, ils emportent, comme Israël, dans les plis de leur manteau, ce qui leur fut laissé de patrie. Vers des horizons qui toujours reculent, ils vont toujours, marchant à l'inconnu, dédaigneux du présent séjour, en perpétuelle espérance d'un meilleur. Graves, sans agitation d'inquiétude, sans âpreté conquérante, ils promènent sur la planète leur tranquille contentement de tout. Que leur importe la propriété de la terre? Où le hasard les mène, ils plantent leurs longues gaules, y accrochent des toiles, et voilà des palais. Les petits chevaux paissent à la fortune de l'herbe, cependant que le Bohémien, constellé de lourds boutons de cuivre, va de ferme en ferme chercher quelque chaudronnerie fatiguée qui ait besoin du secours de la forge ambulante.

La matière abonde, et la troupe, enrichie de mendicité et de déprédation auxiliaire, apparaît dans le sommaire confort des nomades vivant de peu. La profondeur des yeux de diamant noir, la tranquille paix du visage, la solennité du geste, expriment l'âme fataliste d'Orient. Des petits garçons de dix à douze ans, tout nus, voluptueusement couchés comme de jeunes fauves, lèvent au-dessus des herbes une tignasse de crins lourde et drue. Des femmes, accroupies, nous regardent avec une indifférence suprême. Les tresses luisantes où s'accrochent des chapelets de monnaie blanche leur font une parure d'idoles.

Sous une tente grande ouverte, une belle divinité noire, étincelante de médailles d'argent, s'allonge gravement sur des tapis de couleurs violentes, qui lui font un cadre de somptueuse lumière. Les spirales bleues de sa pipe semblent charmer son rêve. A ses pieds, une fillette de six ans, peut-être, allume aux tisons du foyer l'une des pipes maternelles, dont elle semble tirer, pour son propre compte, des joies infinies. C'est une conception de l'existence dont l'Oriental, tout de vie intérieure, peut s'accommoder, comme on voit, jusque sous le ciel brumeux d'Occident.

D'Orient aussi, ce paysan slave façonné au despotisme d'Asie, qui tout à l'heure se pliait en deux, à notre vue, et, sans même nous connaître, nous baisait la main au passage.

D'Orient toujours, ces Juifs inquiets, dont la faculté contemplative est si gravement troublée par la bataillieuse rencontre des sociétés d'Occident. D'une philosophie moins désintéressée que l'Aryen — paria qui promène en errante insouciance l'implacable malédiction de ses frères, le Sémite, tant maudit, a prétendu conquérir le monde où l'a jeté la dispersion de la

conquête. Méprisé, haï, persécuté pour nous avoir imposé des dieux de son sang, il a voulu se reprendre et s'achever par la domination de la terre. Pour cette œuvre inouïe, rien ne fut épargné, aucune souffrance, aucune torture ne compta, aucune revanche ne fut dédaignée. Il n'y a pas de plus étonnante histoire.

Et parce qu'il arrive maintenant que ce peuple a résisté aux bâchers, aux menaces, aux conversions forcées, parce qu'il est entré avec ses vertus et ses vices dans l'organisation sociale de nos vices et de nos vertus, parce qu'il s'y est accommodé à miracle, parce qu'il a tiré de son fonds de bien et de mal une puissance d'action au moins égale à notre particulière énergie de mal et de bien combinés pour l'égoïste conquête des richesses, parce qu'il s'est emparé de nos armes, parce qu'il a su les retourner contre nous, j'entends qu'on propose de recourir contre lui aux exterminations méthodiques qui ont abouti au résultat même que l'on maudit. On peut ainsi aviver les haines des vaincus de la course à la domination, on peut ressusciter des espoirs de persécution, qui ne sont qu'un aveu de défaite, mais comment fonder là-dessus quelque chose qui dure ?

Ce n'est pas qu'il y ait à nier l'énorme puissance d'Israël dans le christianisme capitaliste de nos jours. Toutes choses demeurant identiques, l'action de l'endurante race, si merveilleusement productrice d'énergie, ne peut, semble-t-il, que s'accroître. D'idéalisme aryen, je tiendrais ce fait pour un malheur. D'autant que, chaque peuple ayant ses caractères bons et mauvais, toute maîtrise de race me paraît contraire aux intérêts profonds de l'humanité diverse. Mais de ce que les facultés d'une race se sont miraculeusement adaptées à l'ordre social du temps présent, — aussi différent de l'ordre d'hier qu'il le sera sans doute de l'ordre de demain, — qu'en dire sinon que la race et l'ordre économique, changeant, nous donneront d'autres résultats. On ne détruira pas les Juifs. Le sultan lui-même, avec ses trois cent mille Arméniens massacrés, sera vaincu par l'Arménie. Israël, sorti vivant du moyen âge, ne peut plus être supprimé.

Au lieu de le condamner sur ce que ses facultés heureuses ou funestes l'ont fait roi de la société présente, au lieu de crier lâchement que nous avons besoin de sa mort pour trouver place dans la vie, que ne tentons-nous plus simplement, plus justement, de faire un code plus équitable, plus désintéressé, où la force d'appropriation égoïste — juive ou chrétienne — ait moins d'efficacité, soit de tyrannie moins écrasante sur la masse humaine. Alors le Judaïsme de Judée, si son âpreté l'a fait roi d'une société

d'égoïsme barbare travestie d'oripeaux de charité, et le Judaïsme non moins triomphant du chrétien à qui la destinée permet de pousser sa chance, ne connaîtront plus les tentations mauvaises d'aujourd'hui, sauront se contenir dans les limites d'un développement individualiste compatible avec la notion supérieure de justice sociale. Sans violences, sans massacres, sans bûchers, le *sémitisme*, alors, fût-il demeuré tel que nous en voyons présentement tant d'exemples chez les enfants de Sem et de Japhet, ne pourra plus présenter les périls qu'on signale de nos jours.

Fous, qui croient fonder la liberté sur l'accroissement de la tyrannie. Moins de licence à l'égoïsme, plus de place à la pitié. Désobstruez les voies de la justice, barricadez les grandes avenues où tout fut disposé pour le libre passage des oppressions triomphantes. Courte vue, de rêver d'un changement d'oppression. Tuer l'opprimeur n'est rien, que le remplacer par un autre. Ce qu'il faut c'est l'atteindre dans ses possibilités d'agir. Ainsi les misérables — chrétiens de Paris ou juifs de Busk — seront efficacement aidés dans l'effort personnel contre le joug très lourd de leurs grands frères de toutes races à qui la loi présente se contente de dire : « Entassez, dominez, abusez » ; et qui entassent, et qui dominent et qui abusent. Il suffira d'amender les chrétiens, encore maîtres du monde, pour n'avoir pas besoin d'exterminer les Juifs en voie de leur voler le trône d'opulence jusqu'ici convoité des hommes de tous les temps et de tous les pays.



1

. Si quelqu'un s'étonne d'une fortune si rapidement faite dans le métier des armes, je lui apprendrai que le trouble des temps permettait aux guerriers juifs et chrétiens d'alors le fructueux commerce des primes d'engagement. On désertait d'une armée pour s'engager dans l'autre. Après quoi, l'on revenait au drapeau sous un autre nom dans un nouveau régiment. De jolies sommes furent ainsi amassées par de hasardeux trafiquants de gloire militaire.

Bibliothèque nationale de France



Tous les renvois de pages contenus dans ce
texte font référence à l'édition originale